

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1900-1901. — N° 43

DU TATOUAGE

« L'homme ne veut rien tel que l'a
fait la Nature, pas même l'homme. »

J.-J. ROUSSEAU.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le mercredi 5 décembre 1900

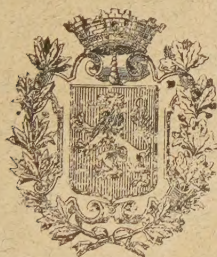
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Albert MAYRAC

Né à Cintegabelle (Haute-Garonne), le 7 décembre 1876

Élève de l'École du Service de Santé militaire



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue de la Méditerranée

1900

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1900-1901. — N° 43

DU TATOUAGE

« L'homme ne veut rien tel que l'a
fait la Nature, pas même l'homme. »

J.-J. ROUSSEAU.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le mercredi 5 décembre 1900

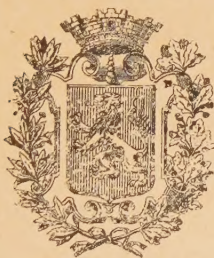
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Albert MAYRAC

Né à Cintegabelle (Haute-Garonne), le 7 décembre 1876

Élève de l'École du Service de Santé militaire



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue de la Méditerranée

—
1900

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN.
LACASSAGNE	ASSESSOR.
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULKT, CHAUVREAU, BERNK.

Professeurs

	MM.
Cliniques médicales	{ LEPINE. BONDET. BARD. FONCET. X.
Cliniques chirurgicales	{
Clinique obstétricale et Accouchements	FOCHIER.
Clinique ophtalmologique	GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAULLETON.
Clinique des maladies mentales	PIERRET.
Physique médicale	MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ.
Chimie organique et Toxicologie	CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique	FLORENCE.
Parasitologie	LORTET.
Anatomie	TESTUT.
Anatomie générale et Histologie	RENAUT.
Physiologie	MORAT.
Pathologie interne	TEISSIER.
Pathologie externe	AUGAGNEUR.
Pathologie et Thérapeutique générales	MAYET.
Anatomie pathologique	TRIPIER.
Médecine opératoire	POLLOSSON (Maurice).
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING.
Médecine légale	LACASSAGNE.
Hygiène	COURMONT.
Thérapeutique	SOULIER.
Pharmacologie	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes	M. LAROYENNE.
--	---------------

Chargés de cours complémentaires

Clinique des maladies des Enfants	MM. WEILL,	agrégé
Maladies des voies urinaires	CHANDELUX	—
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS.	—
Accouchements	POLLOSSON (Aug.).	—
Propédeutique médicale	ROQUE,	—
Propédeutique chirurgicale	GANGOLPHE,	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	CONDAMIN	VALLAS	PAVIOT
ROQUE	DEVIC	SIRAUD	NOV.-JOSSERAND
ROUX	COLLET	DURAND	BERARD
POLLOSSON (A.)	BOYER	DOYON	SAMRUC
ROCHET	BARRAL	PIC	BORDIER
ROLLET	MOREAU		

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, président; M. BOYER, assesseur;
MM. PIC et PAVIOT, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON GRAND-PÈRE MATERNEL

DE MON GRAND-PÈRE PATERNEL

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MES GRAND'MÈRES

A MES AMIS

A Monsieur le Professeur LACASSAGNE

C'est lui qui nous a inspiré ce travail. Il a mis dans nos mains les instruments et dans notre esprit les idées directrices.

Ce travail fut un plaisir et ce fut un bien, car il nous facilita le commerce d'un homme qui a grandi notre appétit pour la pensée et n'a cessé de nous répéter que la vie médicale n'est pas un sentier étroit où le regard s'obstine et le cerveau s'atrophie à l'ombre des œillères du spécialiste, mais une large route d'où l'on voit la vaste plaine et le lointain horizon et où l'œil du médecin ne doit être aveugle à aucun rayon et son oreille, sourde à aucun bruit.

« L'homme ne veut rien tel que l'a
fait la Nature, pas même l'homme. »

J.-J. ROUSSEAU.

Le temps est déjà loin où le tatouage n'attirait l'œil que parce qu'il provoquait l'étonnement, à la façon des images d'un livre qui tiennent captif l'œil amusé de l'enfant. Tout se bornait à la constatation pure et simple de la coutume et le voyageur, dans ses descriptions, mêlait sans discernement et sans attention particulière les décorations de la peau aux autres curiosités des pays explorés. Aujourd'hui, l'étonnement, qui est le commencement de la science, a eu sa suite naturelle : le tatouage a cessé d'être une coutume faite uniquement pour le plaisir des yeux, pour prendre place dans la science. Le voyageur note avec plus d'attention les particularités de ce mode bizarre d'illustration de la peau. Le médecin légiste voit là un des signes les plus précieux d'identité, car avec leurs formes si variées, les tatouages ont comme un langage si utile à traduire, que souvent ils constituent à eux seuls tout un signalement. Mais une question l'inquiète : celle de l'instabilité spontanée ou provoquée de ces « cicatrices parlantes ».

Et l'histologiste se met à étudier la structure de la peau tatouée, la topographie des particules colorantes, afin que le physiologiste puisse donner la raison de l'indélébilité de la plupart des tatouages et expliquer le mécanisme de l'effacement des autres. Le pathologiste, lui, s'émeut des dangers courus par le patient et va quelquefois jusqu'à faire appel aux lois et aux règlements. L'anthropologiste, le philosophe cherchent l'origine et la signification de cette coutume. L'artiste, enfin, peut trouver satisfaction à cette étude, car bien des tatoueurs furent des artistes qui choisirent, au lieu de la toile et du pinceau, la peau de leurs semblables et le jeu d'aiguilles colorées. Comme la peinture ou l'architecture, le tatouage a ses maîtres et il existe plus d'une belle page cutanée où l'on sent chez l'auteur l'amour du métier et le désir ardent de perfectionner une peau peut-être trop négligée. Tels sont ces beaux tableaux recueillis par le Dr Ferrier à l'hôpital Desgenettes, de Lyon : des gerbes de fleurs s'éparpillent sur les épaules, les pétales sont largement épanouis au milieu des feuilles aux fines nervures. Sur le dos, un tableau historique dont l'exécution demanda près d'une année représente l'assassinat de Henri III : les ombres sont nuancées d'une façon très délicate ; les nombreux personnages, qui s'agitent dans un espace cependant restreint, ont l'attitude et la physionomie qui leur conviennent.

Au Japon, dans ce pays où tout est fin, curieux et patiemment construit, la peau elle-même n'a pas échappé à cette profusion remarquable de dragons et de fleurs, de monstres et d'oiseaux, de cigognes et de chimères, de papillons et de salamandres, de toute cette flore, de toute

cette faune étranges qui naissent dans une imagination orientale. Voyez les belles planches de Joest. Et là comme ailleurs le Japonais apporte son art, sa patience infinie.

Ce fut un maître dans l'art du tatouage que cet ancien étudiant en pharmacie dont parle le Dr Batut et qui, dans sa longue carrière pénitentiaire, illustra plus de 2.000 peaux humaines. Il a su, comme un chef d'école, donner à ses œuvres un caractère de délicatesse et de littérature même qui rompent la monotonie désespérante des dessins vulgaires et grossiers qui constituent le fond du tatouage des prisons militaires d'Algérie.

Tel est le singulier ornement que nous allons étudier. On nous trouvera tantôt archéologue ou histologiste, pathologiste ou législateur, tantôt et surtout anthropologiste et médecin légiste.

Nous visiterons tous les cieux et aussi toutes les demeures, précédés d'un géolier ou de Parent-Duchâtelet, car il faut étudier le tatouage là où il se trouve. Variée sera notre langue comme les milieux, car nous ne trouverons pas souvent, sur l'épiderme de nos semblables, cette finesse et cette harmonie du style qui valurent à l'auteur du *Télémaque* le nom d'attique.

En tout cas, nous nous mettons en garde contre les esprits auxquels tout n'est pas sain par cette phrase de Lombroso qui lui a servi au même usage : « Lorsque Dante fait parler les démons, il n'emploie que l'argot le plus ignoble. Moi, qui ne suis que l'écho des pensées de ces démons terrestres que sont les criminels, je ne saurais faire mieux que lui. »

En 1885, l'article remarquable de M. le professeur Lacassagne dans le Dictionnaire de Dechambre traitait à

fond la question du tatouage et décourageait tous les chercheurs. Depuis, tous ceux qui ont écrit sur le tatouage ont dû ouvrir le Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales où ils ont puisé à pleines mains ou glané discrètement. Mais aujourd'hui quelques faits nouveaux, quelques idées nouvelles sont nés ; des rameaux plus jeunes sont poussés sur le tronc vigoureux. Ce sont ces rameaux verts que nous avons rassemblés. Il nous manque, sans doute, bien des qualités pour oser continuer l'œuvre du Maître. Aussi craignons-nous que notre travail hâtif et interrompu d'examens ne ressemble aux grains semés avant la saison, aux moissons coupées avant d'être mûres. Mais, si grande est notre audace, la faute en est plutôt à notre âge et au pays de Languedoc qui nous a vu naître.

Alors que dans tous les temps et dans tous les pays, l'homme, par crainte de la souffrance et de la mort, « le roi des épouvantements » comme elle est appelée dans la Bible, qu'il n'ose regarder en face pas plus que le soleil, entoure sa santé de mille soins et travaille et s'ingénie contre son éternelle ennemie, la douleur — il est étrange de constater qu'il met en œuvre contre lui-même les mêmes efforts et le même génie. — Il n'est rien que « ce roseau, le plus faible de la nature, qu'une vapeur, qu'une goutte d'eau peut tuer », n' imagine pour se détruire, après s'être tourmenté pour se conserver.

De sorte qu'on peut, avec le D^r Bordier, qui a si bien étudié les mutilations ethniques, opposer à l'instinct de la conservation, l'instinct de la mutilation. Certaines philosophies sont mêmes allées jusqu'à ériger la douleur en système et nourrir cet ennemi naturel.

Mais il ne s'agit pas ici de ces hommes (ils ont d'ailleurs fait leur temps) qui appelaient la douleur à leur secours, car elle était pour eux l'aiguillon, le stimulant qui revêt l'âme d'énergie et de virilité, l'émotion bien-faisante dans laquelle on trempe son âme comme on trempe une épée, « la fournaise à recuire l'âme ».

Il ne s'agit pas de ces ascètes mystiques, assoiffés de vertu, qui, ignorant que la vraie perfection de l'homme est l'harmonie, la *δικαιοσυνη* de Platon et que le sage est un musicien, proclamaient la guerre violente de l'homme contre lui-même et faisaient de la vertu « un fantôme à étonner les gens ». Il s'agit de ces hommes qui, sans prétention de philosophie ou de système, s'imposent de multiples mutilations et ne laissent en paix aucun de leurs organes accessibles.

Ici, ce sont les Néo-Calédoniens qui perforent leur cloison nasale; là, les Penongs-Piaks qui allongent leurs oreilles; ailleurs, les Chirigouènes d'Amérique qui perforent leurs lèvres, les Chinoises qui déforment leurs pieds, et un peu partout ceux qui dessinent ou écrivent sur leur peau. Et tout cela, pourquoi?

Par vanité, sans doute, puisque, pour parler comme La Rochefoucauld, la plupart des actions humaines vont se perdre dans la vanité, comme les fleuves dans la mer. Par un sentiment plus ou moins confus de l'idéal: « L'idéal, écrit Th. Gautier, tourmente les natures même les plus grossières. Le sauvage qui se tatoue, se barbouille de rouge ou de bleu, se passe une arête de poisson dans le nez, obéit à un sentiment confus de la beauté. Il cherche quelque chose au delà de ce qui est; il tâche de perfectionner son type, guidé par une obscure notion d'art. » — De plus, c'est par là que l'homme se sépare de l'animal. « L'homme le plus brut, dit encore Th. Gautier, sent d'une manière instinctive que l'ornement trace une ligne infranchissable de démarcation entre lui et l'animal et, quand il ne peut broder ses habits, il brode sa peau. » C'est pour ne pas ressembler aux animaux que les habi-

tants du Mackenzie, du haut Nil, de la Néo-Calédonie, arrachent leurs incisives ; que les Zoulous liment leurs canines. Sans doute, l'instinct esthétique n'est pas spécial à l'homme. Beaucoup d'animaux, surtout les oiseaux, le possèdent. Comme l'a démontré Darwin, la beauté des mâles résulte, dans bien des espèces, du goût esthétique des femelles et de la sélection sexuelle. Mais les animaux ne modifient pas la nature. L'instinct de l'animal, « cette intelligence captive au sein de la nature, toute sous le charme de son objet et comme aliénée de soi », selon la belle définition de Ravaisson, l'instinct le laisse immobile et imperfectible. Les animaux n'inventent rien. « L'abeille, dit Pascal, est encore la même que Virgile a chantée. »

L'homme, au contraire, « l'être merveilleusement ondoyant et divers », sans cesse forme et transforme, depuis le jour où Prométhée ravit le feu du ciel. Il veut tout changer, l'homme même, et il le peut, car l'intelligence est un merveilleux instrument qui sert à tout, si l'instinct ne sert qu'à une chose. Tandis qu'aveugle et machine, l'animal reste plongé dans son rêve perpétuel comme une espèce de « somnambule », tournant dans le cercle étroit de son instinct, l'homme invente et modifie et, prenant sur l'animal la supériorité qui fait sa dignité, celle de l'intelligence, il travaille lui-même à sa destinée.

Ainsi donc, ne blâmons pas trop l'homme de sa nature agitée qui fait qu'il s'impose souvent de ridicules complications et de nouvelles misères et qu'il préfère la douleur même à l'absence de toute émotion et au calme plat de l'âme. C'est, a-t-on dit, par ces dispositions de son humeur variée et de sa nature changeante, aussi mobile que les

flots, plus peut-être que par la sagesse, qu'il a fondé sa gloire.

Darwin, dans *la Descendance de l'homme* appelle l'attention sur la ressemblance qui existe entre les hommes de toutes les races relativement aux goûts, au caractère et aux habitudes et que l'on ne peut manquer de remarquer lorsqu'on lit les ouvrages de Tylor et de Lubbock : « C'est ce que prouve, dit-il, le plaisir qu'ils prennent tous à danser, à faire une musique grossière, à se peindre, à se tatouer, à s'orner de toutes les façons ; c'est ce que prouve aussi leur langage par gestes qu'ils comprennent tous et la similitude d'expression de leurs traits, les mêmes cris inarticulés qu'excitent chez eux diverses émotions. » L'amour de la parure, en particulier, est si grand chez l'homme, depuis le sauvage des îles Marquises qui se scarifie et se peint toute l'enveloppe cutanée, jusqu'à l'Européenne qui se couvre d'un maquillage savant pour ajouter à ses charmes « un éclat emprunté » ou pour « réparer des ans l'irréparable outrage » — qu'un philosophe anglais a pu dire que les vêtements ont été imaginés tout d'abord pour servir d'ornements, avant de servir à défendre contre le froid. — Si pauvre et si misérable que soit un homme, dit le professeur Waitz, il trouve du plaisir à se parer et Humboldt cite le cas d'un Indien de l'Amérique du Sud qui gagnait avec peine, par un travail de quinze jours, de quoi payer le chica nécessaire pour se peindre le corps en rouge.

Pourquoi une coutume si remarquable par son universalité, et aussi par sa perpétuité, comme l'ont démontré les recherches de Berchon, n'a-t-elle pas frappé davantage les voyageurs et les savants ? Berchon s'en étonne

et s'en indigne. Le capitaine Cook voyait là cependant un curieux sujet d'étude et les instructions dressées à l'occasion du voyage de découvertes de la Peyrouse sont si précises, que, suivre un pareil programme, c'était faire du même coup l'histoire ethnologique et la pathologie du tatouage. — Longtemps, jusqu'à Follin, on ne connut presque rien de l'histoire médicale du tatouage. Peut-être parce qu'on ne voyait pas l'utilité immédiate de telles connaissances, — Comme si le savant devait s'occuper avant tout du bénéfice de ses découvertes ! L'utilité pratique vient après et suit la découverte de la vérité, reliées qu'elles sont, pour emprunter à Platon sa belle allégorie du bien et du beau, comme par une chaîne d'or.

Depuis Follin, la question du tatouage a été attaquée sur toutes ses faces, surtout par les médecins légistes. Ces signes si durables, si variés par leur nature et par leur siège, devaient, en effet, attirer l'attention de ceux que la justice met souvent aux prises avec les questions d'identité. Il y a beau temps que l'on avait vu dans le tatouage un signe précieux de reconnaissance, tant il est vrai que bien souvent des faits ou des connaissances, utilisés un jour par le savant, sont depuis longtemps mis en œuvre par le peuple. Sans remonter jusqu'à Habis, un des premiers rois d'Ibérie, qu'un tatouage servit à faire reconnaître, après les fabuleux dangers auxquels il avait été exposé par son grand-père, Minovici nous apprend que les Roumains, pour reconnaître leurs enfants tués par les Turcs, leur tatouent le nom et une croix, afin que l'on sache qu'ils sont chrétiens. C'est encore pour ce motif que, pas bien loin de nous, les sages-femmes tatouaient les nouveaux-nés dans les hôpitaux, sur la

demande des mères, et c'est grâce à un tatouage, « un hiéroglyphe au bras », la spatule dont se servait le Dr Bartholo pour remuer ses onguents, que, dans la comédie de Beaumarchais, Figaro est reconnu par sa mère, Marceline.

De même, en Khroumirie, la mère, en dehors des signes qu'elle grave par tradition sur le front de ses enfants : croix, trèfle, trident ou fleur de lys, fait un point ou une croix tout près de l'œil, pour lui en faciliter la reconnaissance.

Les exemples sont nombreux en médecine légale où la constatation d'un simple tatouage a permis d'établir une identité. Il suffit de savoir que le véritable Ruggero Tichborne, perdu en mer en 1851, portait une petite croix sur l'avant-bras, pour confondre, douze ans après, un imposteur qui réclamait ses biens.

Mais le tatouage dit plus que le nom de l'individu. Il dit souvent sa condition sociale, son âge, ses goûts, sa nationalité et surtout sa profession actuelle ou antérieure. Là, le médecin légiste peut trouver tout un signalement, car, bien supérieurs en cela aux simples cicatrices qui le plus souvent permettent seulement de reconstruire les circonstances d'un événement, les tatouages, au contraire, par leur variété, leur nombre et leur permanence, marquent souvent les étapes de la vie d'un individu et jusqu'à sa nature morale. Ils peuvent refléter sa mentalité et on pourrait dire que, comme le style, le tatouage, c'est l'homme ; le tableau, c'est le peintre. Ils sont, suivant l'heureuse expression du professeur Lacassagne, « des cicatrices parlantes ». Il a été quelquefois possible d'établir la chronologie des diverses images peintes sur

une peau. « Nous y sommes parvenus souvent, dit Berchon, au grand étonnement des hommes dont nous analysions ainsi la vie, sans leur faire de questions sur un passé que leurs tatouages nous traduisaient facilement. »

Aussi, aujourd'hui, le tatouage est-il considéré comme un des signes les plus importants pour éclairer l'identité, et adopter la règle de conduite qu'Auguste avait instituée pour la surveillance de sa fille Julie, c'est faire un bon relevé signalétique : « Il défendit, raconte Suétone, qu'aucun homme, ou libre ou esclave, l'approchât, sans qu'il en fût instruit et sans qu'il connût par lui-même son âge, sa taille, sa couleur et jusqu'aux marques qu'il pouvait avoir sur le corps. »

Sans doute, depuis que le service d'identification est basé sur l'anthropométrie, le tatouage est relégué au second plan. Mais M. Bertillon, tout en le qualifiant « d'indice d'identification infidèle et trompeur », se garde bien de le rejeter et dans son système il occupe encore une bonne place.

Tatouage et nationalité du tatoué. — On lit dans *Salammbô* : « On reconnaissait les mercenaires au tatouage de leurs mains ; les vieux soldats d'Antioche portaient un épervier ; ceux qui avaient servi en Égypte, la tête d'un cynocéphale ; chez les princes de l'Asie, une hache, une grenade, un marteau ; dans les Républiques grecques, le profil d'une citadelle ou le nom d'un archonte ; et on en voyait dont les bras étaient couverts entièrement par ces symboles multipliés qui se mêlaient à leurs cicatrices et aux blessures nouvelles. »

De nos jours, les tatouages pourront nous donner des

notions aussi nettes qu'aux temps de l'infortunée Carthage et de la « guerre inexpiable ». Et d'abord une différence fondamentale sépare les tatouages des peuples civilisés, des tatouages en honneur chez les peuples primitifs. Cette différence est née de l'idée qui a inspiré le tatouage : ici, c'est le plus souvent le désir de se parer et de plaire ; là, c'est ordinairement la fantaisie et le désœuvrement. « Quand le jeune Océanien soumet son corps tout entier, et d'abord son visage, tout ce qu'il expose aux regards de tous, à la cruelle opération que les rites de sa tribu lui imposent, il sait, dit Tarde, le motif sérieux qui le détermine et l'avantage sérieux qu'il produit. Sa religion, sa coutume, ce qu'il a de plus sacré, lui recommandent ce courage pour frapper de terreur l'ennemi, pour rendre fières de lui ses femmes, pour être scellé ineffaçablement à l'effigie de sa tribu. Il ne reproduit sur lui-même aucun objet extérieur ; il trace de gracieuses ou caractéristiques arabesques qui s'harmonisent étrangement par leurs lignes avec ses formes corporelles. Le prétendu tatouage du malfaiteur, au contraire, consiste en images aussi étrangères à son épiderme que peuvent l'être les inscriptions d'un enfant au mur d'un édifice. Il est imitatif, non expressif. Que peut-il avoir de commun, sauf le nom, avec ce noble tatouage polynésien, par exemple, qui est une véritable œuvre d'art, incarnée à l'artiste, comme le rôle d'un acteur parfait ! »

Les primitifs se différencient par leurs tatouages autant que par leurs mœurs, leurs armes ou leurs vêtements et, chez eux, le tatouage dit jusqu'à la tribu, le clan et la famille. En 1894, le lieutenant Lemaire, dans les conférences qu'il faisait à Bruxelles sur les riverains du Lua-

laba, décrivait, à côté du tatouage de fantaisie, le tatouage de race, commun à tous les individus d'une même tribu et qui, disait-il, est comme le visible et infailible certificat d'état civil des noirs, indiquant du premier coup l'origine, le lieu de naissance du sujet. Les peuples du Laos sont même très jaloux de leurs tatouages qu'ils regardent comme un véritable caractère national.

De plus, de même que nous changeons de vêtements et de manière de vivre quand nous changeons de climat, de même les primitifs, en changeant de pays, abandonnent leurs tatouages pour des tatouages nouveaux. C'est ainsi qu'au dire du Dr Bazin, les esclaves autrefois vendus dans la Régence de Tunis, ont pris, en devenant artisans dans les villes ou nomades et pasteurs, les habitudes et les mœurs des Arabes du pays. Délaissant les incisions profondes qui leur labouraient le visage, ils ont appliqué à leurs enfants les tatouages par ponction.

Mais laissons de côté les tatouages des peuples primitifs. Nous aurons tôt fait de reconnaître l'Australien aux peintures blanches qui se détachent sur sa peau noire, accusant les saillies musculaires, comme si le tatoueur avait été animé par un sentiment artistique de la force plastique. A ces grossières cicatrices blanches, nacrées, appelées chéloïdes à cause de leur ressemblance plutôt lointaine avec les pattes d'un crabe, on reconnaîtra aisément les riverains du Congo, du lac Tanganyka, de la côte de Guinée qui labourent leur peau d'incisions élargies ensuite par l'action de substances irritantes. Aux tatouages en relief obtenus par brûlure, nous reconnaitrons les Papous et les habitants de l'Ogoué et du Gabon.

Mais, ici le tatouage ne donnera que des indications de second ordre, car il n'est pas besoin, pour reconnaître un Peau-Rouge, d'analyser les peintures multicolores qui décorent un visage.

Au contraire, pour différencier un Espagnol d'un Français ou d'un Italien, cette recherche n'est pas toujours superflue, et souvent un tatouage est caractéristique.

Et d'abord, un simple coup d'œil jeté sur l'image, en nous renseignant sur sa valeur artistique, dirigera notre attention vers tel ou tel pays. C'est avec raison que Spencer a dit : « Plus l'art est développé dans un pays, plus beau est le tatouage. »

L'histoire du tatouage est, en effet, l'histoire du dessin. Le premier dessin fut peut-être un tatouage : « Ce n'est pas, écrit Théophile Gautier, la fille du potier Dibutade, traçant sur un mur l'ombre de son amant, qui a inventé le dessin, mais le sauvage incrustant une arabesque dans son cuir fauve avec une arête de poisson. » Comme le dessin, le tatouage a ses âges, son bégaiement et sa maturité. Il s'est borné, d'abord, à des points et à des lignes diversement combinées et, chez beaucoup de peuples, il en est encore là. Puis, aux lignes a fait suite l'inscription et cela sur la peau comme sur les édifices : « les peuples ne suivent pas d'autre loi dans la décoration de leur peau que dans celle des édifices », dit le Dr Laurent auquel nous empruntons ces idées sur l'évolution du tatouage. Aux inscriptions succède le dessin — souvent un mélange d'écriture et de dessin : c'est l'âge des hiéroglyphes du tatouage. Cet âge vit encore et souvent une étoile vient remplacer le mot dans l'horoscope : né sous une mauvaise étoile — comme dans ces enseignes de la région lyon-

naïve où une pyramide de boules vient remplacer le mot dans l'indication : jeu de boules. — Enfin, le dessin pur apparaît, une image qui se suffit pour exprimer une idée : une feuille d'alfa sur le front d'un Arabe, une pensée sur le bras d'un Européen. La figure humaine n'apparaît qu'en dernier lieu, car l'histoire du dessin chez les peuples primitifs nous montre que la représentation des végétaux précède celle des animaux et surtout celle de l'homme. Mais ces images humaines sont encore bien grossières, le dessin est encore bien dur : « On retrouve, dit le Dr Laurent, ce même fait frappant que j'ai déjà signalé à propos des dessins des criminels : ce sont les mêmes attitudes raides, les mêmes poses hiératiques, les mêmes lignes barbares et presque droites. » Et le tatouage ne devient une œuvre d'art que dans les grandes villes des peuples civilisés. Le Dr Laurent a vu sur la peau d'un Arabe comme une synthèse de l'évolution du tatouage : quelques jours après sa naissance, sa mère lui tatoue sur le front deux lignes verticales et parallèles, pour le préserver des maléfices : c'est l'enfance de l'art. Plus tard, il grave son nom en caractères arabes sur sa poitrine : c'est le second âge. Puis un devin lui grave une feuille d'alfa pour le mettre sous la protection d'Allah. Enfin, l'Arabe vient échouer dans les prisons de Paris : un artiste le couvre de figures humaines : c'est l'âge adulte.

Ainsi, l'histoire du tatouage, c'est l'histoire du dessin. Et cette histoire se déroule à nos yeux sur deux scènes différentes, mais parallèles, comparables et sensiblement concordantes : chez l'enfant, qui s'élève vers l'art à mesure que son génie s'éclaire, en scènes rapides et transitoires ;

chez les peuples qui marchent vers la même perfection, en phases fixes et comme définitives.

Le même phénomène se passe pour les organes considérés dans le développement des espèces et dans le développement de l'individu. Les divers stades du développement de l'individu, stades essentiellement transitoires et rapides, se trouvent fixés à l'état presque définitif chez les animaux. Ce qui a fait dire à Hœckel que l'ontogénie est une répétition rapide, une récapitulation de la phylogénie.

Mais, parlons maintenant des différents signes qui, dans un tatouage, constituent un véritable caractère ethnique.

A la vue d'une poitrine surchargée d'ex-voto, de crucifix, de madones et de saints patrons, hésitera-t-on à reconnaître un Espagnol ou un Portugais ? Une poitrine française se couvrira plus volontiers d'emblèmes galants ou belliqueux. En Turquie, ce sera le croissant ou des versets du Coran : « Presque tous ces marins, raconte Th. Gautier, avaient les bras tatoués de rouge et de bleu... Je vis sur ces bras aux veines saillantes, aux biceps d'athlètes, d'abord le mach'allah talismanique qui préserve du mauvais œil, si redouté en Orient ; puis, des cœurs enflammés traversés d'une flèche, absolument comme sur des bras de tambour français ou du papier à lettre de cuisinière amoureuse ; des suras du Koran, pieux souvenir du pèlerinage de la Mecque, entrelacés de fleurs et de ramages, des ancres en sautoir, des bateaux à vapeur avec leurs roues et leur fumée en tire-bouchon... »

Ainsi le caractère des peuples, leur tournure d'esprit, leurs tendances ont souvent sur la peau un reflet particulier, et, de même qu'un tableau hollandais se distingue

d'un tableau italien, de même que la musique allemande est bien différente de la musique espagnole, de même se différencient les peaux tatouées. Ceci, évidemment, est un coup d'œil général et dans chaque cas particulier il faudra être très circonspect. Mais la chose existe et nous imaginons volontiers un connaisseur très versé dans l'étude du tatouage qui serait capable de dire la nationalité d'un individu à la vue de sa peau tatouée, comme on reconnaît à son accent, à ses manières, à son habit, à la tournure de ses phrases, le provincial ou l'étranger en voyage.

Voyez les planches de Rocha Peixoto qui a bien étudié les tatouages en Portugal. Voyez celles du professeur Martinez Baca, de Puebla : Ce sont des cœurs surmontés de croix, des ciboires, des ostensoirs, tout l'arsenal des églises. Souvent c'est la vierge de Guadalupe ou saint Jacques de Compostelle, à cheval, en tenue de guerrier. C'est souvent le Christ et c'est quelquefois le Diable. Sur la poitrine d'un criminel mexicain, on lit, en grossiers caractères : *el poder de Dios me valga y la fuerza de la fe* (Que la puissance de Dieu et la force de la foi m'assistent !). Un Mexicain, un Espagnol sauraient-ils invoquer autre chose que Dieu ou les saints ? Tous ces dessins sont d'une très grande simplicité, comme les croyances naïves qui les ont inspirés. Ils disent, aussi bien que les chants populaires, la foi, les superstitions de la nation et aussi son degré de développement intellectuel ou artistique, nouvelle preuve de la correspondance déjà signalée entre la valeur artistique des tatouages et le développement de l'art dans une race. Un Mexicain s'est fait dessiner sur le bras le portrait de sa maîtresse. On lui a assuré que, si elle le trompe, une douleur l'en avertira au niveau de l'image.

Cela ne dit-il pas assez la richesse intellectuelle de l'individu ?

Très simples sont aussi leurs tatouages érotiques. Une civilisation vieillie n'a pas encore empoisonné les cerveaux et on ne trouve chez eux aucune allusion à ces aberrations sexuelles qui, d'après Diderot, « viennent, partout, d'une pauvreté d'organisation chez les jeunes gens, de la corruption de la tête chez les vieillards, de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris ». Tout y revêt un caractère simpliste et le vice n'y paraît pas encore perfectionné comme dans la vieille Europe qui semble garder, au moins en fait de tatouage, le monopole de l'obscénité.

C'est sans doute parce que son cerveau ne s'est pas encore affranchi des superstitions, que le tatoué mexicain tient à ses tatouages comme à une amulette. Il n'a pas, lui, le désir de les effacer, bien différent en cela de l'Européen qui souvent s'attaque à la marque indélébile. Il les cache à tous les yeux, bien différent encore de l'Européen pour lequel le tatouage, lorsqu'il n'est pas simplement une marque professionnelle, constitue une preuve perpétuelle de ses prouesses, une fanfaronnade ou un défi à la société. Dans les prisons, quand le bruit court qu'une visite va être passée pour examiner les tatouages, les détenus ont une telle impatience de les faire disparaître ou tout au moins de les détériorer, qu'ils vont jusqu'à frotter jusqu'au sang leur peau avec des briques. Puis une petite comédie se déroule quand il s'agit de quitter les vêtements. Le tatouage est-il sur la poitrine, le tatoué met sa tête en flexion forcée, remonte sa chemise vers le cou, feignant d'avoir froid. Est-il sur l'avant-

bras : il quitte rapidement sa chemise et la laisse suspendue sur le bras. Sur le ventre, sur les cuisses : soudain son visage se colore d'une fausse pudeur et la chemise, en tombant, s'arrête à mi-chemin. Mais le tatouage est découvert. Dès lors, le tatoué feint le plus grand étonnement. Il ne sait pas comment cela se fait. Il répond évasivement. C'est à son insu, pendant le sommeil ou un jour d'ivresse, qu'il a été couvert de ces marques. « *Por no dejar* », par passe-temps, répond-il quelquefois. Mais jamais il ne dira le vrai motif.

C'est que, très faible, dit le D^r Baca, est le niveau intellectuel de ces populations. N'ayant conscience ni de ce qu'il est, ni de ce qu'il vaut, socialement parlant, le Mexicain se demande s'il peut disposer à son gré de sa propre personne et faire de sa peau le livre de sa vie où sont inscrites ses amours et ses peines et les grandes dates de son existence. Le criminel, dans l'ignorance qu'il est des choses de la justice, est tourmenté par la crainte de voir sa peine aggravée. Quant aux autres, aux recrues, par exemple, qui, elles, n'ont rien à craindre, d'où vient que, pas plus que les détenus, elles ne consentent à expliquer leurs tatouages ? — Est-ce la conscience, quoique obscure, de leur dégradation sociale, se demande Baca ? et cependant leurs tatouages n'apportent le plus souvent avec eux aucun signe de perversité. Un jour qu'il visitait les soldats de la capitale, dans le but d'étudier les tatouages, tout alla bien au début. Mais, lorsque l'alarme fut donnée, quelques-uns, assez audacieux pour dire leur opinion à haute voix, se montrèrent très offensés de cette inspection qui, disaient-ils, les remplissait de honte.

Mais repassons l'Atlantique et que le hasard de nos pérégrinations nous conduise vers l'Adriatique, Qui ne reconnaîtra, après les avoir vus au musée national de Sarajevo, ou après avoir admiré dans la *Revue générale des sciences*, de Louis Olivier, cette jeune paysanne croate des environs de Zenica, dont la poitrine et les bras sont semés de croix bleues aux extrémités bifurquées, qui ne reconnaîtra désormais le tatouage religieux si répandu en Bosnie-Herzégovine ? Et ici, chose intéressante, le tatouage ne nous apprendra pas seulement la nationalité du tatoué, mais encore sa religion : les catholiques seuls (les Croates) se font tatouer. Les orthodoxes (Serbes) et les musulmans (Tures) qui complètent la population, ne portent pas de tatouages, ou bien leurs tatouages sont différents. Les catholiques bosniaques ont trouvé là une manière naïve et touchante d'exprimer leur foi. Ils portent ces petites croix bleues bifurquées aux extrémités, parfois illuminées d'un soleil, comme pour indiquer que la foi chrétienne est si bien entrée dans leur sang qu'elle est indélébile.

Qui ne reconnaîtra encore ces tatouages curieux que nous a si bien fait connaître M^{me} Catherine Pigorini-Beri, tatouage à la fois religieux et amoureux que l'on rencontre chez presque tous les habitants des Marches ? Il est des souterrains où les morts restent intacts comme le jour où l'immobilité les frappa. Ainsi les traditions vivent éternellement dans ce coin de l'Italie. Les habitants ont conservé la tradition du tatouage comme ailleurs on reste fidèle aux vieilles croyances, aux souvenirs et jusqu'aux manières de penser des aïeux. Là, les paysans portent au niveau du poignet, des signes symboliques bleuâtres : des

emblèmes de la passion, le crucifix de Sirolo vêtu d'une robe. Saint François s'y trouve avec les stigmates et les emblèmes de l'Ordre ; et aussi sainte Claire avec la palme de la virginité à la main. Et puis des madones sans nombre. La vierge d'Assise, couronnée par les anges et perchée sur un poirier. Des cœurs percés de flèches ou enchaînés, avec des croix au-dessus d'eux, offrent tous les caractères d'un serment à Dieu. Quelquefois c'est une étoile, puis une date. Le « ne m'oubliez pas » des amoureux avoisine le monogramme du Christ ou le Sauveur tout nu dont l'œil jette des rayons. Singulier mélange du sacré et du profane, comme dans toutes les choses vraies et sincères de la vie !

Ces tatouages sont dessinés à Notre-Dame-de-Lorette où les habitants des Marches font chaque année leur pèlerinage. Dans la nuit du 10 au 11 septembre, tous les clochers des bords de la mer du Piceno ou des montagnes voisines agitent leurs carillons. Les coups de feu éclatent de tous côtés. Les feux de joie illuminent la nuit. Des chants s'élèvent où se mêlent le sacré et le profane. C'est vers Lorette que courent jeunes gens et jeunes filles, vers la forêt de lauriers où la sainte Maison de Nazareth poursuivie par les Turcs et obligée de traverser l'Adriatique, trouva le repos et l'hospitalité. On chante, on boit, on couche en plein air, devant l'église fermée, comme les mahométans à la Mecque. C'est un grand pèlerinage amoureux et les suites prouvent souvent que la célèbre nuit fut moins sacrée que profane. Personne, d'ailleurs, ne s'en étonne. Doux pays ! Puis, le paysan retourne à son champ, Il rapporte de Lorette des tatouages, comme nos pèlerins rapportent de Notre-Dame de

Lourdes, sinon un cœur meilleur, du moins des croix et des médailles.

Quelle est l'origine de cette vieille institution du tatouage à Lorette ? — Au Moyen Age, raconte M^{me} Pigo-rini-Beri, les lois de l'Église privaient de sépulture tous ceux qui, mourant sans les secours de la religion ou sur les champs de bataille, ne portaient pas sur eux d'image religieuse. Peut-être alors le tatouage devint-il une véritable amulette. C'était comme le « Thau » dont parle Ezéchiel dans ses prophéties, ce signe sacré gravé sur le front de ceux qui, seuls, obtenaient le pardon du Dieu vengeur.

Passons en Afrique. C'est le triomphe des lignes et des points. En Tunisie, « toujours les mêmes lignes régulières, dit le D^r Bazin, symétriquement disposées, formant les mêmes angles, complétées par des séries de points et constituant, en somme, des dessins nettement indiqués et invariablement terminés par des croix, des croissants ou des fleurs de lys. » Elle est comme la fleur de prédilection des Tunisiens, la fleur de lys, et elle constitue l'unique espèce de la flore des tatoués tunisiens, comme la pensée est presque la seule fleur des tatoués européens. Chez la femme notamment, elle occupe la place d'honneur, le front, alors que les croix sont semées sur les joues et sur la poitrine. Souvent encore on rencontre le palmier et aussi un personnage mythologique inconnu, souvent réduit à sa plus simple expression, à un trait renflé en haut et bifurqué en bas.

En Algérie, encore des points, des lignes droites, des angles, des cercles, des traits entre-croisés : les mêmes dessins que l'on retrouve sur les broderies. La mère, en

effet, grave sur le corps de ses enfants les mêmes sujets qu'elle est habituée à tracer sur les tissus de laine ou de soie. Elle les embellit comme elle embellit ses étoffes. « C'est pour la beauté, disait une Mauresque au Dr Gilbert d'Hercourt. C'est un ornement, c'est une fleur. » Le plus souvent c'est le visage qui porte les tatouages, mais en des régions diverses, et ceci a une grande valeur. En effet, l'Arabe est marqué sur les côtés, sur les joues et sur les tempes ; le Kabyle l'est sur la ligne médiane : le front, le menton et le cou. Mais jamais de sujets obscènes, jamais aussi de figure humaine : elle est proscrite par le Coran.

Ainsi le tatouage peut nous donner des notions sur la nationalité d'un tatoué. Mais on est en droit de lui demander davantage. Il peut dire la province habitée par le tatoué. Ainsi, au Mexique, les différences sont assez tranchées pour qu'on puisse dire : tel individu vient du Sud, tel autre du Nord ou du Centre. Ceux du Sud, par exemple, surtout ceux de Matamoros (Izúcar), portent des figures d'animaux, le plus souvent des carnassiers, le chien, le lion et le tigre. Dans le Nord on ne se tatoue pas.

Il peut dire la ville et jusqu'au quartier habité par le tatoué. Ainsi, les paysans de Pavie portent un dessin qui rappelle certains ciseaux utilisés pour écorcher les grenouilles. Les mineurs de Carrare ont un anneau bleu au doigt. A Sienne, les tatouages étudiés par Ottolenghi et par Rossi sont tout à fait caractéristiques. Depuis la fondation de la République, depuis plus de cinq siècles, la ville de Sienne est divisée en quartiers. Le Siennois, surtout dans la plèbe, est très jaloux de son quartier qui

a sa bannière et ses armes. Les quartiers portent le nom de leurs armes : le loup, la chouette, la girafe, l'aigle, la tortue, la panthère, le mouton, le dragon, le hérisson, la forêt, la coquille, l'oie, l'onde, la chenille, l'unicorne, la tour, la limace. Ces dénominations ont pour origine ce fait que chaque quartier comparaisait aux jeux publics avec un char représentant l'animal qui figurait sur ses armes. Ces armes, on les trouve sur la peau des Siennois comme on les trouve sur les habits, sur les ornements des cavaliers qui participent aux jeux ou sur la porte des églises. Ce n'est certes pas là un usage commun à tous les habitants. La chose est rare, au contraire, et ne se rencontre que dans les basses classes et dans les prisons. Mais quand on découvre de pareils tatouages qui rappellent les coutumes originales de Sienne, on juge de quelle utilité ils peuvent être dans l'établissement de l'identité.

L'examen des tatouages peut encore donner des indications sur les pays visités par le tatoué et nous permettre de reconstituer en quelque sorte son histoire. « Tel dessin, dit Berchon, rappelant, par exemple, un arbre particulier au climat des régions tropicales ou même de certaines îles est le témoignage presque assuré d'un voyage dans telle ou telle contrée. » Le voyageur aime rapporter des pays lointains des souvenirs qui lui rappellent plus tard les dangers courus et les cieux inconnus aux autres hommes. Lorsque l'ami de Madame Chrysanthème, toujours fugitif, s'appréta à quitter sa petite mousmé, sa « petite poupée nipponne », il songea à emporter comme curiosité, comme bibelot, un spécimen du travail des tatoueurs japonais qui ont, dit-il, une finesse de touche sans égale. — Et dans les albums étalés devant lui, il choisit, parmi des

dessins bien étranges, des branches de roses et de grosses figures grimaçantes, une chimère bleue et rose fort singulière, destinée à faire un joli effet sur sa poitrine, du côté opposé au cœur. — D'autres feront des achats variés ou rédigeront de longs mémoires. Les marins, les soldats, les simples prendront, au lieu de la plume, l'aiguille colorée et déjà ils savourent la douce joie qui les attend au retour, lorsque, devant les yeux étonnés des amis, ils étaleront leur poitrine et leurs bras couverts d'images inconnues.

Mais le triomphe du tatouage, c'est dans les notions qu'il donne sur la classe sociale et la profession.

Tatouage et profession du tatoué. — A ce point de vue, le professeur Lacassagne le rapproche des emblèmes que portaient autrefois les oriflammes, les bannières, les sceaux des corporations, ces « signatures parlantes des artisans ». Dans bien des cas, en effet, le tatouage est une vraie signature. Bien connu est le tatouage facial des Néo-Zélandais : dans les premières ventes de terrains consenties par les indigènes aux missionnaires anglais, le dessin du tatouage facial du vendeur, au bas de l'acte, tenait lieu de signature. Dans nos pays, les ouvriers se tatouent les divers instruments de leur métier. Les soldats affectionnent les sabres, les drapeaux, tout ce qui se rattache au métier des armes. Les marins portent l'ancre câblée entre le pouce et l'index et tout ce qui se rapporte à la vie maritime. Voyez les nombreux tatouages professionnels étudiés par le professeur Lacassagne dans le dictionnaire de Dechambre et vous comprendrez quelle source précieuse d'informations peut être une peau tatouée.

Mais que le médecin légiste soit prudent dans ses déductions. La chose en vaut la peine devant la justice, car les jurisconsultes d'aujourd'hui, comme au temps d'Ambroise Paré, « jugent selon qu'on leur rapporte » et il ne faudrait pas en arriver, comme le dit Heurteloup, par suite de déductions exagérées, à une conclusion analogue au système de défense soutenu un jour en police correctionnelle par un individu qui assurait n'avoir pu chanter la Marseillaise, puisqu'il portait sur le bras le portrait de l'empereur.

En dehors des signes professionnels, c'est une date, un mot ayant rapport à quelque événement de la vie, qu'il sera intéressant de relever — car les événements importants de la vie de l'individu, comme d'ailleurs les grandes époques de la vie des peuples, laissent partout leurs traces non seulement dans les esprits, mais jusque sur la peau des contemporains.

« Les tatouages qui se composent de bonnets phrygiens, de femmes brandissant un drapeau rouge ou assises sur des barricades, sont, dit Berchon, de vrais équivalents de la date de nos troubles civils. » L'homme simple écrira sur sa peau, tantôt la date de sa naissance, du tirage au sort, le numéro de son régiment, le nom de son navire ou les initiales de la bien-aimée. Tantôt, frappé par le retentissement d'un grand fait ou le prestige d'un homme, il dessinera sur sa peau, après en avoir charbonné les murailles, Jean Bart ou Jeanne d'Arc, Kléber ou Bonaparte, Boulanger ou les trois Mousquetaires, Gambetta, Garibaldi ou le châtiment de Dreyfus, copié dans un journal illustré. Et l'on peut même prévoir des tatouages nouveaux auxquels donneront naissance les inventions

nouvelles, les événements nouveaux qui en même temps enrichissent l'argot.

Il est même des inscriptions qui, à elles seules, constituent tout un signalement. Ces inscriptions : Pas de chance — Enfant du malheur — Mort aux chaous — Mort aux gendarmes — ne disent-elles pas assez à qui l'on a affaire, aussi bien que la marque infamante T. F. imprimée au fer rouge jusqu'en 1830, sur l'épaule droite des forçats français ou encore la marque K A T imprimée, jusqu'en 1864, sur le visage des condamnés de Sibérie ? « Je ne suis qu'un pauvre malheureux », lisait Lombroso sur la peau d'un Italien : il le soupçonna aussitôt d'être un coquin. — Voyez les belles monographies du professeur Lacassagne. Bien des tatouages ont, pourrait-on dire, l'odeur du crime. Ces cris de vengeance, de révolte contre le destin, les lois ou la société, doivent nous mettre tout de suite en garde, car nous avons devant nous le plus souvent des habitués des prisons, des maisons de réclusion et de discipline.

D'autres fois, un tatouage sera un signe d'affiliation à une société secrète — système de reconnaissance emprunté inconsciemment à certaines associations religieuses de l'antiquité et à la célèbre secte océanienne des aréois où les femmes sont en commun et qui distingue chaque initiation nouvelle et chaque avancement en grade par des marques spéciales.

On connaît la tendance des criminels à former des associations, un des phénomènes les plus importants, pour Lombroso, du triste monde du crime. A Naples, c'est la camorra ; à Palerme, la mafia, et chaque grande ville italienne paraît avoir un grand syndicat profession-

nel du crime ; le bagarinaggio ; à Rome, les teppisti, à Milan ; les barabba, à Turin. Or, toutes ces associations se rassemblent par leur organisation, leur code draconien et les moyens de communiquer secrètement, que ce soit l'argot ou le tatouage.

Enfin, c'est souvent un tatouage involontaire qui nous donnera d'utiles renseignements. Lisez dans *Germinal* le portrait du vieux Maheu, dont la vie s'est écoulée tout entière dans la mine : « Sur sa peau blanche, d'une blancheur de fille anémique, les éraflures, les entailles du charbon, laissaient des tatouages, des « greffes », comme disent les mineurs ; et il s'en montrait fier ; il étalait ses gros bras, sa poitrine large, d'un luisant de marbre veiné de bleu. »

On connaît encore le tatouage professionnel des meuniers et des meuliers (Mémoire de Tardieu, 1849. — Dr Baudry, thèse de Bordeaux, 1887. — Variot et Raoult, *Gaz. méd. de Paris*, n° 50, 1891). Celui des ouvriers qui cassent le brai (Rollet, *Gaz. hebd. de méd. et de chirur.*, nov. 1, 1890). — Ces tatouages ont toute la valeur des stigmates professionnels qui constituent un des chapitres les plus importants de la médecine légale.

Parmi les tatouages accidentels, les plus intéressants sont ceux produits par les armes à feu (Poix, thèse de Lyon, 1885. — Desfossés, thèse de Paris, 1886).

LA FEMME ET LE TATOUAGE

La femme ne recule pas devant la douleur lorsqu'elle doit servir à son embellissement. Sans doute la femme européenne, à quelques exceptions près, n'a pas sacrifié à ce goût d'ornementation barbare qu'est le tatouage. Mais, si elle ne découpe pas sur sa peau les étranges arabesques qui remplacent chez les riveraines du Congo et du Sankuru les colifichets de leurs sœurs blanches ; — si elle ne perfore pas sa cloison nasale pour y passer la plume ou le bâton des Polynésiennes, que nos matelots désignent du mot pittoresque de « vergue de beaupré » ; — si elle ne suit pas l'exemple des jeunes filles d'Assinie qui passent leur temps à allonger le bout de leurs mame-lons, pendant que la larve du myrmileo formicaria excite l'hypertrophie, de ses sécrétions irritantes, — c'est peut-être qu'elle n'y a pas songé. — En tout cas, elle sait souffrir à sa manière : elle perfore ses oreilles dans sa jeunesse, elle y passe un anneau et plus tard, lorsque la polysarcie doucement l'envahit, sans une plainte elle laissera le corset serré jusqu'à refus.

Si la Chinoise, en ce « paradis de la routine et de la superstition » qu'est le pays Bleu, tolère le bandage qui lui

fléchit le pied, luxe le calcanéum et atrophie les os et les muscles, plus d'un pied féminin de nos climats a souffert et souffrira encore dans la chaussure étroite dont l'irrationalité fait gémir l'hygiéniste — car « c'est une violente et traîtresse maîtresse d'école que la coutume ».

Si nous nous refusons à donner le nom de tatouages à ces procédés plus ou moins artistiques qui revêtent la peau d'un éclat emprunté, corrigent un teint maladif ou trop riche en liquide sanguin, entourent l'œil d'un cercle ténébreux et çà et là posent une mouche ou un grain de beauté — il nous sera difficile de trouver des tatouages ailleurs que chez les prostituées. Seules en effet, les prostituées, qui poussent si loin l'imitation de l'homme, l'ont suivi jusque là, après lui avoir emprunté le tabac, l'alcool, et l'argot. — Parent-Duchâtelet, auquel il faut avoir toujours recours lorsqu'on parle prostitution, a fait à Paris des remarques très intéressantes. A signaler tout d'abord une véritable opposition entre les hommes et les femmes au point de vue du siège et de la nature des tatouages. Jamais les prostituées ne présentent de figures ou d'inscriptions sur les parties du corps habituellement découvertes ou susceptibles d'être découvertes dans les usages de la vie commune. Le haut des bras, le dessous des mamelles, la poitrine sont les lieux de prédilection. On y voit souvent des noms d'amants et en grand nombre, car souvent femme varie — avec, ô ironie ! le serment « Pour la vie » en toutes lettres ou en abréviation, P. L. V.

De plus, les noms tatoués changent de genre selon l'âge de la femme. Est-elle jeune, ce sont des noms masculins ; est-elle plus âgée, ce sont des noms féminins, ce qui fait

songer aux filles de Zéboïm « refusant de s'unir aux jeunes hommes, mais couchant deux à deux et, le matin, se réveillant lasses » (Catulle Mendès : *Zohar*).

Enfin, au point de vue de la nature des dessins, les prostituées se distinguent par ce fait que, jamais dans leurs tatouages, rien n'est contraire à l'honnêteté et à la décence. Cependant, au dire de Mantegazza, on verrait des vulves ornées de dessins obscènes. Dans certains cas, le tatouage aurait même pour objet, d'après le D^r Laurent, de stimuler les passions : Une prostituée napolitaine portait à la cuisse ce mot plein de promesses : *Excelsior!* avec une flèche indicatrice qui, comme on le pense, n'était pas tournée vers le pied. Dans une brasserie parisienne il a rencontré une Mauresque dont le front portait une feuille d'alfa. Mystérieusement, elle disait à l'oreille des amants réfractaires à l'excitation, qu'ailleurs s'en trouvait une bien plus belle.

Il semble à Parent-Duchâtelet que le tatouage est en décadence chez les prostituées. Peut-être parce que ces marques indélébiles les gênent dans l'exercice de leur profession, si l'on en croit du moins celle qui disait au D^r Laurent : « Beaucoup de clients, en voyant sur mon bras : Je t'aime, Léon, se retirent, soudain refroidis, sans rien faire et sans payer. »

En Algérie, chez l'Oulad-Naïl, la courtisane du désert, le tatouage fait partie de sa parure. « Elle porte, dit Guy de Maupassant, une longue robe rouge éclatante. Ses bras et ses chevilles sont cerclés de bracelets étincelants et sa figure aux lignes droites est tatouée d'étoiles bleues. » On la rencontre à Alger, dans l'antique Kasbah, souriante, vous invitant à entrer. « Elle est venue, pour

se prostituer, de deux cents lieues dans l'intérieur, des oasis lointaines et elle a une étrange figure du désert. Immobile à sa porte, elle se tient les yeux baissés, la voix rauque, avec une haute coiffure tout en plaques de métal et des bijoux barbares. » (Loti : *les Trois Dames de la Kasbah.*)

Ici, le tatouage est en grand honneur, et, à Bône, le Dr Batut l'a rencontré chez presque toutes les prostituées indigènes. A Alger, le professeur Rey a relevé d'étranges tatouages, des auto-tatouages, apanage des femmes publiques et qui consistent dans des brûlures faites avec des cigarettes, sur l'avant-bras, le plus souvent. Véritables mutilations, blessures profondes qui dépassent le derme et qui laissent, après un long temps de suppuration et de troubles locaux, des cicatrices indélébiles, gaufrées, comparables au sceau imprimé par la chancrelle. Et la cause ? — Une colère, un chagrin, une dispute, l'ivresse ou une simple distraction.

Bergh a attiré l'attention sur le Danemark. L'illustration cutanée n'est pas inconnue à la prostituée danoise. Sur 804 filles publiques observées de 1835 à 1890 à Copenhague, 80 étaient tatouées. 49 l'avaient été par le même individu qui signait Fr., à la façon des grands maîtres. Ce sont des noms d'hommes ; parfois un nom en efface un autre et puis des cœurs, des mains entrelacées, des flèches du carquois de Cupidon. Mais jamais de noms de femmes ; quel que soit l'âge de la tatouée, elle se conduit comme les jeunes femmes de Paris. Différentes en cela des vierges de Lesbos, les prostituées danoises auraient-elles résisté aux séductions de la fameuse Sapho ?

La prostitution clandestine connaît à peine le tatouage.

Sur 1.502 femmes admises en cinq ans à Vestre Hospital, 31 seulement étaient tatouées : des filles très jeunes ou très misérables.

A Berlin, très peu de prostituées tatouées : 5 sur 2.448 filles inscrites : des initiales d'amants, de souteneurs ou de tribades ; souvent la date de sortie de la maison ou de la prison. Snell a examiné les femmes en correction au Hanovre. Sur 464 écrouées, 15 tatouées. Jamais d'images obscènes.

En Italie, rares sont encore les prostituées tatouées.

Salsotto n'a trouvé que 14 tatouées sur 1.007 prostituées de Turin.

Soresina n'en a pas trouvé une seule sur 1.000 prostituées de Milan. De Amicis n'en signale que de rares cas, à Naples, chez des prostituées de matelots, et Guerrieri, 2 cas seulement sur 60 prostituées.

En Roumanie il en est de même. Sur 698 prostituées inscrites en 1897, Minovici ne trouve que 4 tatouées et des tatouages très simples : des grains de beauté le plus souvent. A Bucarest, il n'en trouve pas une seule, sur 80 prostituées.

En France, le tatouage n'est pas non plus en grand honneur. A Toulouse notamment, le Dr Batut, sur une moyenne de 40 femmes hospitalisées en permanence au Dépôt, n'a observé que 4 tatouées en dix ans : des ancres, des cœurs le plus souvent. Et encore ces prostituées, qui étaient du plus bas étage, avaient-elles habité des bourgs reculés de l'Algérie.

En somme, la femme a peu sacrifié au goût du tatouage. Il est tant d'autres ornements et tant de fantaisies qui le remplacent !

LE TATOUAGE ET « LE TROISIÈME SEXE » : LES PÉDÉRASTES

« Aucune misère physique ou morale, aucune plaie, quelque corrompue qu'elle soit, ne doit effrayer celui qui s'est voué à la science de l'homme et le ministère sacré du médecin, en l'obligeant à tout voir, lui permet aussi de tout dire. »

TARDIEU.

Tardieu a vainement cherché chez les pédérastes quelques tatouages particuliers, analogues à ceux rencontrés chez les prostituées. Berchon n'a pas été plus heureux et pas davantage le Dr Laurent. Mais Lombroso n'est pas du même avis : « Qui peut nier, dit-il, dans sa préface de *l'Uomo delinquente*, que dans certains cas le tatouage, par l'obscénité du dessin, par le siège qu'il occupe, révèle le crime de pédérastie, bien mieux que toutes les lésions anatomiques, comme Lacassagne nous en donne la preuve ? » Et, en effet, le tatouage peut être assez caractéristique, à condition, nous dit le professeur Lacassagne, de ne pas confondre, comme l'ont fait Tardieu et Berchon, les individus adonnés à la prostitution pédéraste et ceux

qui, à la manière des hermaphrodites moraux, ont une déviation complète, une inversion de l'instinct sexuel. C'est pour ces invertis que le tatouage peut être caractéristique.

Le professeur Lacassagne a recueilli des mains entrelacées. Sur le médus, ce doigt infâme des anciens, il a vu les initiales de l'ami. Pédérastes devaient être les prisonniers sur les fesses desquels il a relevé des verges ailées en route vers l'anus, des serpents rampant vers le même but, des zouaves défendant l'entrée de l'anus, la baïonnette croisée. — Daguillon a lu : Regard indiscret, dans un sillon interfessier. — Filippi a lu sur le bras d'un pédéraste : Pasqui, tu es mon trésor. Et il a vu bien d'autres choses qu'il a reproduites sur ses planches.

Cependant le tatouage doit être rare chez les pédérastes. C'est que ces invertis sont souvent des hommes intelligents et instruits. « Sache, dit Dante dans l'Enfer, que tous furent des clercs, de grands littérateurs et de grands noms. » Et les recueils de lettres ou de confessions publiées par Casper, par Tardieu et par Raffalovich nous montrent la haute intellectualité de ces individus qui mettent dans leurs amours, à nos yeux infâmes, le romantisme et le mysticisme les plus purs. « Ah ! les belles amours et combien dignes d'un jeune homme ! » s'écrie Socrate, en parlant de l'amour d'Hippotales pour Lysis, jeune éphèbe de quinze ans, et l'ami d'Alcibiade, dit-on, s'y connaissait.

TATOUAGE ET CRIMINALITÉ

« A la mort du grand Lama, les prêtres du Thibet se mettent à la recherche du nouveau-né dans lequel a transmigré son âme immortelle. Ils le reconnaissent à certains traits, à un vrai signalement anthropologique, qui, assurent-ils, ne les trompe jamais. Les prêtres égyptiens ne procédaient pas autrement pour démêler le bœuf Apis parmi tous les bœufs de la vallée du Nil. Il y avait donc pour eux, comme il y a encore pour le clergé et le peuple thibétains, un type divin — et c'est ainsi qu'aux yeux de Lombroso, il existe un type criminel qui permet de reconnaître le malfaiteur de naissance. » (Tarde.) Vous le reconnaîtrez aisément dans le troupeau humain, cet individu auquel il est échu de s'enrôler dans l'armée du crime. Son corps est souvent, et dès le plus jeune âge, couvert de tatouages.

Sans doute, des tatouages n'autorisent pas à eux seuls le diagnostic de criminel. « Les anomalies isolées ne sont, en effet, qu'un indice, dit Lombroso, une note musicale dont je ne saurais tirer un accord qu'après l'avoir trouvée jointe à d'autres notes physiques ou morales. » Mais que

vosre tatoué ait un crâne petit ou asymétrique, une mandibule pesante en prognathisme, un orbite large et profond, des arcades sourcilières saillantes, une barbe rare ou une chevelure abondante, des oreilles en anse ou charnues, un nez tordu ou camus, un front étroit, des arcades zygomatiques en saillie mongoloïde — que vosre tatoué soit daltonien ou doué d'une grande acuité visuelle, gaucher, hypoesthésique ou disvulnérable — qu'il rougisso difficilement sous l'impression de l'insulte ou du nitrite d'amyle et que sphymographe et pléthismographe indiquent une absence de réaction vasculaire vis-à-vis d'un verre de vin ou d'une *donna nuda*, oh ! alors, l'accord est parfait : vous avez devant vous un criminel-né, un incurable du crime. Vous lisez sa vie et son âme dans les mensurations et les courbes graphiques. Il est né criminel, comme d'autres naissent avec la grâce, suivant les jansénistes.

Loin de vous laisser fasciner par le mirage splendide d'une réhabilitation impossible, n'hésitez pas à proposer la détention perpétuelle à ce revenant des âges primitifs. — Mais, direz-vous comme Montaigne, c'est mettre ses conjectures à bien haut prix, sinon d'en faire cuire un homme tout vif, du moins de le priver toute sa vie de la liberté. — Qu'importe ! Vous n'avez qu'à regarder passer ce malheureux avec cette profonde pitié mêlée d'horreur qu'éprouvent, au dernier acte d'*Œdipe roi*, les vieillards thébains s'écartant au passage du parricide et de l'incestueux marqué par la Fatalité.

Rêve oriental ou vérité pure, étudions, de ce fameux type criminel, une anomalie, une pièce de « l'arlequin idéal » de la *nuova scuola*. Étudions le tatouage.

Son importance semble grandir de jour en jour en anthropologie criminelle et le temps ne paraît pas éloigné où les différents délits auront pour équivalents dans un grand tableau synoptique, sans doute italien, les différents tatouages, que cette différence reside dans leur nombre, leur siège, leur nature ou même l'âge auquel ils auront été dessinés.

Les faits étant, comme l'a dit Montesquieu, les meilleurs raisonnements, puisque un fait c'est le raisonnement plus la preuve, étudions les faits. Et puisque un écrivain illustre a pu dire que l'Italie est la terre où fleurit l'orange... et le brigand, commençons par l'Italie.

Lombroso : 5.348 délinquants, 667 tatoués : 12,40/0

Ottolenghi : a examiné les malfaiteurs affiliés à la Mala vita

de Bari : 179 délinquants, 70 tatoués : 39 0/0

Tarchini : 650 (Milan), 50 tatoués : 13 0/0

Lucchini : 746 (Sienne), 147 tatoués : 19 0/0

Marro : 1.398 (Turin), 156 tatoués : 11,50/0

Alborghetti : 134 (Bergame), 21 tatoués : 15 0/0

Guerrieri : a examiné les mineurs en correction à Bologne

— 170 56 tatoués : 52 0/0

La moyenne de toutes ces statistiques est de 23 0/0

En France :

Lacassagne : sur 800 soldats, la plupart des zéphirs, des Joyeux, 378 tatoués : 40 0/0.

Batut : sur 2.130 détenus du pénitencier militaire de Bône, 1.300 tatoués : 61 0/0.

A l'atelier des travaux publics : sur 1.000 détenus, 412 tatoués : 41,2 0/0.

A la prison civile de Toulouse : sur 120 détenus, 20 tatoués : 17 0/0.

Perrier : à la maison centrale de Nîmes, sur 859 condamnés, 346 tatoués : 40 0/0.

Soit une moyenne générale de 40 0/0.

En Allemagne :

A l'établissement de Ploetzensee : sur 1.004 détenus, 246 tatoués : 24,5 0/0.

Un fait est donc établi : la grande fréquence du tatouage parmi les criminels. A la fréquence, l'école italienne a ajouté l'obscénité, la précocité et la multiplicité exagérée des tatouages sur le même individu.

L'obscénité est, d'ailleurs, la note dominante des productions artistiques des criminels : Voyez les *Palimpsestes des prisons*, de Lombroso. Voyez *Les Habités des prisons de Paris*. « Il ne peut dessiner une femme nue, dit le D^r Laurent, sans la déflorer d'une abominable fente rouge et béante. Il ne saurait concevoir un homme nu sans être orné d'un pénis en érection et il donne généralement à cet organe un volume qui ferait la joie de la courtisane biblique dont parle le prophète Ezéchiel, la jeune Oolla, qui recherchait les hommes *quorum carnes sunt sicut carnes asinorum*. Le sexe n'est point pour lui quelque chose de mystérieux et de sacré, une rose mystique qu'il faut cacher sous la voûte obscure du ventre, comme un talisman étrange et précieux qu'on tient enfermé dans un tabernacle ; il en fait, au contraire, une laideur qu'il étale au grand jour et dont il rit. »

Ainsi voit-on des tatouages tellement orduriers, qu'on

ne saurait les décrire même en latin, dit le professeur Lacassagne, et l'on peut se demander si un individu ainsi tatoué qui se montrerait nu, par exemple aux bains publics, ne pourrait pas être poursuivi pour outrage à la pudeur.»

Obscénité dans les dessins, obscénité dans les tatouages et aussi dans le langage et dans les chansons, simple copie de la nature banale sans que l'imagination et le goût viennent voiler les imperfections des choses humaines : Voilà le caractère de l'art dans le milieu criminel, ce qui a fait dire au D^r Laurent que le criminel est le plus naturaliste des artistes, un déshérité de l'esthétique.

Quant à la précocité des tatouages, c'est encore un fait bien certain. Sans doute, l'âge auquel on se tatoue varie selon les peuples. Ainsi Minovici nous apprend qu'en Roumanie presque tous les délinquants se tatouent au moment d'entrer dans les établissements pénitentiaires, à partir de dix-huit ans et jamais dans l'enfance — tandis que chez les Roumains de Macédoine, le tatouage est très précoce. Quoi qu'il en soit, voyez les statistiques de Battistelli, de Naples : sur 394 mineurs, 122 étaient tatoués ; — de Lombroso : sur 89 criminels tatoués, 66 l'avaient été entre neuf et seize ans ; — du professeur Lacassagne : un tiers des criminels qu'il a observés avaient été tatoués avant vingt ans. On dirait parfois que le criminel pressent sa mauvaise destinée, qu'il a hâte d'inscrire l'avenir sur son corps et de mettre une étiquette à sa vie comme on met un titre à un livre. Ces inscriptions : — Le bagne m'attend — Fils de l'infortune — Je finirai mal — Malheur à moi ! — ne sont trop souvent que de justes prophéties, comme si le criminel avait eu, dès son enfance, la vision lointaine de sa mauvaise étoile.

Enfin, il n'y aurait guère que les criminels pour se couvrir de nombreux tatouages. Baer cite un individu de vingt-trois ans couvert de trente-quatre tatouages. Un autre de vingt-huit ans en avait dix, et sur un troisième on comptait vingt-trois figures représentant les sujets les plus divers ; tous les trois étaient des récidivistes. Tardieu a vu un tatouage qu'on pourrait qualifier de généralisé, car il représentait un uniforme complet d'amiral. Lombroso a vu un uniforme de général et Baer, un uniforme de hussard : toujours chez des récidivistes.

Et maintenant, comment expliquer l'attrait qu'exerce le tatouage sur les délinquants : cette fréquence, cette précocité, cette multiplicité du tatouage chez ceux précisément qui ont le plus à redouter ces marques indélébiles et qui sont allés même jusqu'à remplacer par des lettres bleues la marque infamante gravée autrefois au fer rouge par une justice inhumaine ?

Invouquons-nous avec Lombroso, l'atavisme, la tradition ? « Rien de plus naturel, pense le professeur de Turin, que de voir un usage si répandu chez les sauvages et les peuples préhistoriques, reparaitre dans les classes qui, de même que les bas-fonds marins, gardent la même température, ont conservé les coutumes, les superstitions, jusqu'aux hymnes des peuples primitifs, et qui ont comme eux des passions violentes, une sensibilité engourdie, une vanité puérile, une longue inaction et même bien des fois la nudité. »

Rien de plus naturel, pense toute cette lignée de novateurs pressés sur les pas de Lombroso et qui semblables aux coureurs, porteurs de vérité dont parle Lucrèce,

cursores qui vitæ lampada tradunt, s'apprêtent à transmettre et à réconforter la pensée du maître. Le tatouage est un des traits de ce vieux portrait de famille qui émerge de temps en temps au milieu de notre civilisation. Le tatoué est un témoin des temps disparus, un représentant de la sauvagerie passée, qui est au corps social ce que sont au corps humain, ces organes rudimentaires inutiles ou même nuisibles, anormaux, inattendus qu'y découvre parfois l'anatomiste. Ainsi restent debout, au milieu des villes modernes, de vieux murs, de vieilles pierres qui disent l'histoire de la cité.

La chose ne paraît pas aussi naturelle à tout le monde. Et d'abord, comme il y a loin des tatouages de nos criminels aux tatouages des primitifs, de ces dessins obscènes ou stupides, amusement de captivité, aux belles gravures qui décorent notamment des Maoris, dans « *Hommes fossiles et Hommes sauvages* » de de Quatrefages ! — « Ici, dit Tarde, d'étranges mais expressives arabesques, qui ne masquent pas mais accentuent le visage et qui ont pour but de compléter son effet terrible sur la femme ou l'ennemi, parure et armure à la fois, estampille de la religion ou de la tribu sur le front de l'individu qui lui appartient corps et âme et se fait gloire de lui appartenir. Là, rien de pareil ; mais, sur l'avant-bras, le plus souvent, jamais sur la figure, des devises, des symboles cyniques, des profils féminins, toutes choses destinées à rester cachées et qui rappellent les caricatures d'un écolier sur son cahier de devoirs. Si ce tatouage honteux était un reste ou un retour des habitudes de la sauvagerie primitive, il serait plus fréquent chez les femmes criminelles que chez les malfaiteurs mâles — car c'est dans le sexe féminin, on le

sait, que se réfugient les préjugés, les rites, les ornements des anciens âges, par exemple, les pendants d'oreille — longtemps après leur abandon par les hommes. Mais, au contraire, ce sont les criminels masculins qui ont à peu près seuls le goût du tatouage. »

C'est cependant à un reste des habitudes des anciens âges, à un retard dans l'évolution des types, que se rattache le professeur Lacassagne. A mesure que les sociétés s'élèvent, le tatouage se retire dans les classes inférieures, dans cette longue queue que traîne derrière elle l'humanité en progrès et aujourd'hui il est rélégué sur la peau de ceux qui, comme ces végétaux ou ces animaux, cycadées ou marsupiaux, témoins attardés d'un autre âge, demeurent debout à l'état de ruines vivantes du passé, au milieu de notre civilisation qui les entoure et les éclaire sans les pénétrer.

Sans doute, on trouve des tatouages ailleurs que dans les bas-fonds de la société, les filles publiques et les rôdeurs de barrière. On rencontrerait, paraît-il, à Londres, dans Jenny Street, en plein quartier Saint-James, un élégant atelier où un artiste burine sur les velins les plus aristocratiques. Déjà des princes du sang et les plus grands noms de l'armorial anglais auraient sacrifié à l'étrange mode. Armé d'une seringue éminemment aseptique, l'artiste anesthésie votre derme au moyen d'une injection de cocaïne — ou bien c'est un jet de chlorure d'éthyle —. Un instrument aigu se promène sur votre épiderme sans éveiller la moindre douleur, laissant après lui « un grand serpent vert autour du cou ; sur la poitrine, un aigle luttant avec des vautours ; sur le dos, le printemps de Botticelli et un portrait de femme à l'endroit du cœur —

à moins que l'on ne préfère des sujets plus familiers, des caricatures dans le genre du *Punch*, des charges de M. Gladstone et de M. Balfour, des natures mortes, des liasses de banknotes reproduites en trompe-l'œil, voire des gaudrioles suivant le goût français, mais à la condition que les lois de la décence y soient respectées ».

Ainsi parle, dans le *Temps*, J. de Wyzewa. Les officiers choisiraient plus volontiers des scènes de turf ou de chasse, le numéro et les couleurs de leur régiment. Peut-être ces messieurs d'outre-Manche veulent-ils recommencer l'histoire. En tout cas, ils servent de preuve à l'assertion du D^r Bordier, lorsqu'il prétend qu'il n'est pas nécessaire de gratter profondément le civilisé pour trouver le primitif. D'autres diraient le dégénéré. — Disons pour concilier : l'anormal.

Un être anormal : voilà bien le tatoué.

Qu'importe après tout, en effet, que le tatoué soit un être brusquement ramené en arrière par une action atavistique rétroactive ou en retard sur la marche évolutive de l'humanité. Les deux théories reconnaissent implicitement que le tatoué est un être anormal dans nos milieux sociaux, que, sur ce point, il est redevenu ou resté un primitif. Le D^r Marandon de Montyel voit lui aussi dans le tatoué un homme d'autrefois. Quant à se rallier à l'une ou l'autre des deux doctrines, il ne le fait pas. Mais il se refuse à généraliser, en admettant qu'elle ait ses raisons d'être, la théorie lyonnaise. Pourquoi ? — « Parce que, dit-il, de toute nécessité elle suppose la continuité dans le retard évolutif, une succession ininterrompue d'ascendants et de descendants dont la marche vers la civilisation a été ralentie. Un tatoué dont le père et le grand-père ne

l'étaient point, ne saurait être considéré comme un type retardé, car le phénomène qui reparait en lui après une interruption de deux générations, s'il est la reproduction d'une coutume des aïeux, ne peut s'expliquer que par l'atavisme. Or, tel est le cas de beaucoup de tatoués. »

L'École allemande est loin d'être satisfaite des éclaircissements venus de Lyon ou de Turin. Le tatoué, un être anormal : cela lui répugne. Il n'est aucun besoin, pense Joest, de faire appel à l'atavisme pour expliquer le tatouage. Après avoir rappelé que nos ancêtres se peignaient le corps comme le font de nos jours les sauvages — le fait est bien prouvé, puisque l'Église du Moyen Age interdisait cette coutume païenne comme dangereuse pour le salut de l'âme. — Après avoir montré que cet usage s'est conservé partout secrètement pendant des siècles, résistant à la civilisation, caché dans les bas-fonds de la société, — à quoi bon, dit-il, faire appel à un brusque retour vers l'homme primitif ? La continuité de la coutume exclut la nécessité de l'atavisme. Et cette coutume dure parce que sont éternels les sentiments qui lui ont donné naissance : l'amour de la parure et la vanité. S'il est vrai que les criminels aient pour le tatouage un goût plus vif que le reste des mortels ; si, seules parmi les femmes, les prostituées, et encore celles du plus bas trottoir, sèment sur leur peau des grains de beauté et des noms d'amants ou de tribades ; si, seuls les Européens, différents en cela de ceux que nous appelons « les sauvages », se couvrent le corps de dessins obscènes, rappelant des vices contre nature — décadence ou perfectionnement du vice — selon les goûts — que prouve tout cela ? — « Cela prouve, répond Joest, combien une cou-

tume primitivement païenne, semblable à une plante exotique, a pu dégénérer en ivraie répugnante sur le terrain de notre Europe chrétienne. »

Voilà la théorie de la dégénérescence à côté de celles de l'atavisme et du retard évolutif. Non, le tatouage n'a rien à voir avec l'atavisme, rien à voir avec la criminalité — et c'est cela surtout qui effraye les Allemands. — Ils se refusent à faire du tatouage un synonyme fatal de délinquance, de prostitution ou de morbidité, en un mot, de moindre dignité anthropologique, de minorisation morale. Ils se refusent à voir là le stigmate corporel symptomatique du criminel-né et ils invoquent alors comme causes du tatouage bien plus des causes externes que des causes internes.

La prison : voilà la grande coupable. La prison c'est l'oisiveté, c'est la solitude. Quel admirable milieu de culture pour les passions ! « La serre chaude pour plantes vénéneuses », a dit Gautier, après en être sorti. L'inaction est plus pénible à supporter que la douleur. L'homme ne se nourrit pas seulement de pain et celui qui n'a pour distraire ses heures, ni la possibilité de cultiver les sciences ou les arts, ni la possibilité de jouer, celui-là est capable de toutes les sottises. Un jeune officier, raconte Gouzer, mis aux arrêts pendant son temps d'école, imagina de se tatouer l'année de sa promotion. « J'avais ma boîte de compas et je m'ennuyais » : voilà toutes les raisons qu'il put trouver. Et combien de détenus n'en trouveraient pas d'autre !

« Le détenu, a dit Dostoïesky, est un grand rêvasseur » et le travail continuel de son cerveau éclate de tous côtés, sur les murs qui sont comparables aux feuillets d'un livre,

sur les bois de lit, sur les pots à boire, sur le sable humide qu'il foule dans sa promenade et sur le livre lui-même, son unique compagnon, et sur sa peau, sa page vivante.

Se représenter à soi-même ses pensées sous des formes visibles et les fixer devant soi, donner un corps à ses conceptions, c'est, dit Joly, un besoin de celui qui songe et qui songe parce que la nécessité le rend inactif. On le ressent bien vite lorsqu'on est obligé de se taire et de vivre seul. Le collégien paresseux couvre son pupitre et son banc de noms de toute espèce, comme il couvre d'images les livres qu'il ne lit pas.

De plus, le tatouage est souvent un symbole, et l'homme qui vit d'imagination est tout prêt à le rechercher, parce que par le symbolisme les objets les plus simples, les plus vulgaires, se transfigurent, s'idéalisent, acquièrent une valeur nouvelle et pour ainsi dire illimitée.

C'est dans l'oisiveté, c'est dans la solitude qu'il faut encore chercher la raison de l'obscénité de ses productions. Car l'homme est un animal sociable et, s'il tient à la fois de l'ange et de la bête, c'est seulement dans la société. En prison, la bête se réveille. Alors le cerveau fermente parce que la physiologie n'est pas satisfaite, parce que l'amour est une nécessité au même titre que la faim. Alors a lieu ce qu'on a appelé « la rumination érotique du continent », cet « onanisme cérébral » dont parle M. le professeur Lacassagne, sans préjudice d'ailleurs de l'onanisme auto-palmaire. L'homme, que le travail fait libre cérébralement, retombe, dans l'oisiveté, sous le joug de ses instincts. C'est à la Bastille que le marquis de Sade a écrit *Justine ou les malheurs de la vertu*. C'est

au donjon de Vincennes que Mirabeau a écrit son *Erotica biblion* et le roman licencieux *Ma conversion*. Une morale chrétienne en action fut transformée par un détenu, raconte le D^r Laurent, en un recueil de l'obscénité la plus repoussante, page par page, presque lettre par lettre.

Enfin, le délinquant, le vrai, celui qui ne sort de prison que pour y rentrer « comme le gibier blessé qui fait la randonnée », le vrai délinquant produit des obscénités parce que, le plus souvent, il est incapable de produire autre chose, incapable de sentir rien de supérieur. C'est du moins l'impression que l'on éprouve à la lecture de l'ouvrage du D^r Laurent sur les Prisons et de Lombroso sur les *Palimpsestes des Prisons*. De l'amour, ces « misérables » des prisons ne connaissent que celui qu'on achète au coin d'une ruelle. La femme ? Ah ! elle est loin d'être pour eux :

la déesse aux beaux flancs,
Qui porte deux rubis au bout de ses seins blancs,
Deux astres dans ses yeux plus miroitants que l'onde,
Tout l'or fondu dans sa crinière blonde,
Toutes les voluptés au creux de son nombril.

(RICHEPIN.)

La femme ? c'est « la femelle », « la marmite » dont on vit, c'est « l'hôtel du besoin » où l'on se soulage, comme les enfants ne sont pour eux souvent que des « petits jésus ».

Pourquoi nous étonner après cela de l'obscénité des tatouages qui couvrent leur corps ? Mais ce n'est que le

reflet sur la peau d'une mentalité grossière viciée encore dans l'oisiveté et la solitude de la prison.

Passons aux causes intrinsèques :

La vanité. — Elle est aussi féconde que l'oisiveté en inepties humaines. « Ceux mêmes qui n'ont pas étudié les aliénés, dit Lombroso, savent combien cette passion puissante, qui se trouve à tous les degrés de l'échelle sociale et peut-être chez les animaux, peut conduire aux actions les plus bizarres, les plus folles, depuis le chevalier qui raffole d'un petit bout de ruban, jusqu'à l'idiot qui se pavane avec un brin de paille passé dans l'oreille. »

L'esprit d'imitation. — C'est lui qui, à la cour de Versailles, mit à la mode la claudication à la Lavallière et fit descendre « le peuple caméléon » des courtisans jusqu'à la fistule. Or, pour grands que soient les grands ils sont ce que sont les petits et il n'y a pas toujours loin de la cour au port ou au corps de garde. Il suffit de la présence d'un tatoué ou d'un tatoueur habile dans un atelier pour que le tatouage se propage à la façon d'une épidémie. Un étudiant en médecine avouait à Berchon avoir contribué à faire tatouer tout un lycée. A l'époque, raconte Gouzer, où dans mon modeste village des côtes de Bretagne, j'allais à l'école primaire, je me souviens que la vue d'un mousse qui portait une ancre sur la main fit éclore parmi mes jeunes camarades le désir d'avoir le même ornement. Pendant plusieurs jours tout le monde s'y appliqua. Il conclut que si les enfants connaissaient le tatouage, ils n'y résisteraient pas plus qu'ils ne résistent au tabac, tant est grand chez les jeunes la tendance à

copier les aînés. Or, si les enfants sont déjà des hommes, les hommes sont de grands enfants.

La religion. — Que n'a-t-on pas fait en son nom, depuis le sacrifice d'Iphigénie jusqu'à la castration, jusqu'à la circoncision qui n'est d'ailleurs elle-même que le simulacre de l'émasculation, le dernier terme d'une évolution progressive vers le symbolisme ? C'est pour obéir à la religion que les Bretonnes se tatouaient au dire de César. Jusqu'en 1688, écrit Thévenot, les chrétiens qui se rendaient à Bethléem suivaient l'usage de se faire tatouer dans le sanctuaire. Et ces temps derniers M^{me} Pigorini-Beri nous a fait connaître les tatouages de Notre-Dame de Lorette.

C'est enfin toutes les passions violentes, en particulier l'esprit de vengeance si vif de l'autre côté des Alpes : Un assassin avait, sur les conseils de son père, fait disparaître ses tatouages. Arrêté de nouveau et fort maltraité par certain policier, l'esprit de vengeance l'emporta sur la prudence : il grava un tatouage sur le bras qui devait le venger, jurant qu'il le conserverait jusqu'au jour où sa vengeance serait assouvie. Un repris de justice a piqué 17 points sur sa peau ; ce qui veut dire qu'il outragera 17 fois son ennemi, le jour où celui-ci lui tombera sous la main.

Mais c'est aussi quelquefois les plus nobles passions : le patriotisme ou l'amour de la liberté, le culte du souvenir ou l'amour le plus pur. Loin du pays natal, le regard du soldat ou du marin, qui souffre à la guerre ou à l'hôpital, aime parfois se poser sur des souvenir d'enfance gravés dans sa peau, l'image du saint patron ou de la

fiancée, une fleur symbolique, une pensée, « cette fleur parlante, la fleur du souvenir et aussi de l'espérance » qui porte sur ses pétales le nom de la mère, de l'épouse ou de la sœur. «... Et je me penche sur le marbre, lit-on dans *Fantôme d'Orient*, cherchant parmi les inscriptions enroulées que je ne sais pas déchiffrer, cherchant son nom, le vrai et l'aimé, celui qui est gravé sur la grossière bague d'or qu'elle m'a donnée, celui qui est écrit aussi sur ma poitrine, en petites lettres bleues indélébiles », le nom d'Aziyadé, la jeune Circassienne « aux yeux vert de mer » à laquelle Loti avait fait « le solennel serment de retour », mais qui, délaissée et « abimée dans le suprême désespoir », repose, tout près de Stamboul, dans « le désert des tombeaux ».

Un prisonnier avait trouvé un moyen bien touchant de perpétuer le souvenir de sa mère morte loin de lui : Dans l'impossibilité où il était de planter une croix sur sa tombe lointaine, il lui avait élevé un tombeau sur sa peau : un autel, une croix et l'inscription : à ma mère. Au moment de quitter le collège de Castellamonte, qui allait être fermé, vingt jeunes gens, raconte Lombroso, se couvrirent de tatouages qui rappelaient les jours heureux vécus en commun.

Rapprochant les tatouages des hiéroglyphes et des graffeti qui sont la peinture des idées avant la naissance de l'écriture, le professeur Lacassagne voit dans le tatouage le besoin, pour l'illettré, d'extérioriser ses idées. Les dessins de Pompéi sont de vrais tatouages muraux et les parois des prisons sont couvertes de dessins analogues aux dessins cutanés.

C'est là sans doute une cause puissante, car il y a plus

de gens qui regardent que de gens qui lisent. Mais, demande le docteur Baca, de Mexico, pourquoi le délinquant lettré, qui peut exprimer ses idées à l'aide de l'écriture, a-t-il recours, lui aussi, au dessin et à l'hiéroglyphe ? Et le docteur Perrier, de Nîmes, poserait sans doute la même question, car il est frappé du nombre considérable de tatoués qui savent lire et écrire. Cette tendance des criminels à rendre par l'image leurs pensées et particulièrement celles qui les préoccupent le plus, a aussi frappé Lombroso. Sans doute, c'est quelquefois pour eux une nécessité, témoin ce voleur de grand chemin, absolument illettré, qui présenta sa défense au tribunal au moyen de figures brodées sur son gilet et qui racontaient le vol pour lequel il avait été arrêté. Mais Troppmann était un lettré, parfois un poète ; n'empêche que, pour exprimer le fait qu'il lui importait de faire prévaloir devant ses juges, le massacre de la famille Kink par Kink et non par lui, Troppmann reproduisit dans un dessin la scène tragique, probablement telle qu'il l'avait accomplie lui-même.

Cavaglia grave sur une cruche la scène de son crime et de son suicide. Sur une autre cruche, un voleur et violateur trace l'histoire de son double amour avec deux femmes qui, abandonnées après fécondation, ont recours au tribunal. Un voleur de grand chemin raconte sur un autre vase sa vie d'aventurier jusqu'à sa condamnation et un autre dessin dit la triste vie du condamné jusqu'à la tombe inclusivement. Ainsi, les tatouages constituent-ils souvent comme une autobiographie illustrée. De plus, la peau est quelquefois comme la tribune du criminel. D'où, pour Lombroso, une application immédiate : la séquestra-

tion de ceux qui ont ainsi affiché leur intention de commettre un crime.

Faut-il voir une raison de la fréquence et de la multiplicité des tatouages chez les criminels, dans l'état particulier de leur sensibilité? C'est l'opinion de Lombroso. L'anesthésie ou tout au moins l'hypoesthésie cutanée serait chose normale chez eux, comme chez bon nombre d'aliénés. Elle expliquerait pourquoi beaucoup de criminels se font tatouer dans des régions éminemment sensibles à la douleur, les parties génitales, par exemple — région si sensible que les sauvages eux-mêmes, dont le corps disparaît sous les tatouages, n'en ont pas en ce point — et que l'Européen dont Hebra donne le portrait dans son *Atlas für Dermatologie* n'a respecté de sa peau, vrai tapis de Perse, qu'une région : les organes génitaux externes. L'opinion de Lombroso n'est pas l'opinion de tout le monde : aux yeux du docteur Laurent, cette prétendue insensibilité des criminels serait pure chimère. En tout cas, elle diminuerait considérablement le stoïcisme des forçats sibériens qui frappait d'admiration l'auteur de *la Maison des morts* : Ils couraient sans une plainte entre deux rangs de soldats, pendant que tombaient sur eux, comme une averse de sang, plusieurs centaines de coups de verges.

Enfin, à ceux que n'auront pas satisfait ces multiples raisons et qui demanderont encore : pourquoi le tatouage? A ceux-là on pourra répondre avec Gouzer : Pourquoi donc fume-t-on? L'embarras sera de leur côté. Car l'homme est un si « ingénieux mélange de nature » que beaucoup de ses actes paraissent n'avoir pas de raison et que dans bien des cas on en est réduit à invoquer l'excuse évangélique :

« Pardonnez-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. »

— Ainsi, l'école allemande, Baer, Joest, Leppmann, c'est un peu la réhabilitation du tatoué. « Non, dit Joest, on ne peut compter le tatouage comme caractère criminel, aussi longtemps qu'existeront d'innombrables individus braves et honnêtes, tatoués ; aussi longtemps que n'auront pas disparu le goût des colifichets et même l'usage du tatouage qui se retrouvent aujourd'hui encore, en Europe, dans toutes les classes de la société moderne, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées. » En France, Gouzer, en nous faisant connaître la psychologie des tatoués maritimes, travailla lui aussi à leur réhabilitation et l'éloquence qu'il y a mise nous porte à croire que c'était là une cause selon son cœur. « Mauvais sujets, mauvais drôles... Sont mots tôt prononcés, mais par ceux qui jugent à la légère. Ces qualificatifs peuvent s'appliquer à d'aucuns, assurément. Mais il y en a d'autres... et combien ? » Cette formule éclectique est vraiment séduisante. Il en est sans doute qu'il convient de tenir à l'écart. Témoin, ceux dont les tatouages sont par eux-mêmes un avertissement : des cris de vengeance, de révolte contre le destin, les lois ou la société. Témoin, ceux qui mettent à se tatouer une âpreté et une persévérance anormales, comme ces prisonniers affiliés à la mala vita de Bari qui traçaient des incisions à l'aide d'une épée ou de bâtons verts et, par un coup de poing, consenti ou non, sur le nez d'un hémophile, se procuraient la matière colorante. Leppmann lui-même attache à l'auto-tatouage une certaine importance au point de vue de la mentalité du tatoué. Enfin il faut retenir l'aveu parti de la bouche d'un vieux professionnel et recueilli par le D^r Marandon de Montyel. « Il était dé-

solé, disait-il, de porter des tatouages, car il n'avait pas souvenir d'avoir jamais, au cours de sa longue carrière sur les navires, tatoué un brave homme. »

Mais, à côté de ces êtres dangereux, combien mériteraient d'être l'objet d'une sélection plutôt que d'une élimination. Gouzer voit en eux des hommes doués d'une grande exubérance vitale qui, s'ils sont excessifs en mal, peuvent être excessifs en bien. Il les compare à ce qu'on appelle en marine, des « bateaux ardents » : « Dès qu'on met la barre un peu à gauche ou un peu à droite, ils vont tout de côté. Casse-cou ! Qu'importe... Ils vont quand même une fois partis. Rien ne les arrête, ni les dangers, ni la prison, ni la vérole. Français ils sont et des meilleurs et des pires : cela dépend des circonstances et du milieu. » C'est bien là encore l'opinion du Dr Molé qui a observé des légionnaires à l'asile d'Yzeure. « A l'occasion, nous écrivait-il, ils peuvent se rendre utiles ; ils sont même braves, peuvent se dévouer, donner en un mot un coup de collier. Mais la vie régulière leur est impossible. De même qu'ils sont gens à coups de collier, ils sont gens à coups de tête, secouant toute direction et totalement dépourvus de prévoyance et de pondération. » Au lieu d'anéantir les mouvements désordonnés de leur âme et l'exaltation de leurs désirs, ce qui serait supprimer l'air à cause des orages et le feu à cause des incendies, il conviendrait mieux de les utiliser, de les appliquer, suivant le conseil de Gouzer, à des entreprises où leur activité trouverait à se dépenser, dans des pays où l'heure des aventures n'est pas encore passée.

En résumé, le tatouage ne doit pas désigner fatalement une catégorie spéciale d'individus qui se distingueraient

psychiquement et corporellement des autres mortels.

Celui auquel l'absence de tatouage tiendrait lieu d'honnêteté serait volontiers comparable au héros de Molière auquel le mot « Sans dot » tenait lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, de sagesse et de probité.

Celui qui jugerait de la valeur morale d'un individu uniquement d'après l'état de sa peau, ressemblerait au médecin qui établirait le diagnostic d'une maladie sur un de ces signes cliniques fugitifs et trompeurs qu'on a appelés « de présomption ». Pour employer le langage des cliniciens, le tatouage n'est pas un signe pathognomonique; c'est un signe de présomption.

TATOUAGE ET FOLIE

On a peu écrit sur le tatouage chez les aliénés. La raison en est, sans doute, pense le Dr Marandon de Montyel, dans l'impulsion première donnée à la question anthropologique du tatouage par ceux qui ont marché à la tête du mouvement scientifique et dirigé les recherches. En effet, les professeurs Lacassagne et Lombroso ont par leurs écrits orienté les études vers le tatouage chez les délinquants et, par la découverte de rapports étroits entre le tatouage et la criminalité, ils ont, en même temps qu'excité la curiosité scientifique, poussé aux investigations par la perspective de résultats positifs à obtenir. De plus, de savants aliénistes, Vassy, Séveri, Paoli, Lombroso lui-même montraient par avance la stérilité des efforts tentés dans l'étude des tatouages chez les vésaniques, en faisant lire dans leurs statistiques, leur cheval de bataille, que tatouage et folie sont choses contradictoires.

Étudions les faits, sans idées préconçues, avec cette candeur de l'enfant, sans laquelle, dit Bacon, on n'entre pas plus dans le royaume de la vérité que dans celui des cieux.

Sur 800 fous de Pavie et de Pesaro, Lombroso ne rencontre que 4 tatoués — soit 0,50 p. 100 — encore l'avaient-ils été bien avant l'éclosion de la maladie mentale. A Sienne il en trouve 11 sur 500, soit 2,2 p. 100 et sur ces 11,6 l'avaient été dans les prisons.

A Gênes, Paoli : 19 tatoués sur 278 fous, soit 6,8 p. 100 et sur ces 19, 11 provenaient des prisons et sur les 8 restants, 2 seulement s'étaient tatoués dans l'asile.

Zani, à Reggio; Livi, Séveri, à Sienne, ont fait des observations analogues. Les quelques tatoués qu'ils ont rencontrés, 46 sur 1.137 hommes, soit 4 p. 100 et 8 sur 1.206 folles, soit 0,7 p. 100, avaient presque tous, environ 60 p. 100, séjourné dans les prisons.

Sur 600 malades de l'asile de Rome, Carlo Pontecorvo trouve 11 tatoués, soit 2 p. 100.

En Roumanie, Minovici signale 6 tatoués sur 342 aliénés, soit un 1,8 p. 100. Or, 4 l'avaient été en prison et 2, avant leur entrée à l'asile.

La moyenne générale de ces statistiques est 2.6 p. 100.

De telles statistiques amènent Lombroso à avancer que le tatouage peut servir au diagnostic différentiel du fou et du criminel. En effet, bien que l'aliéné ait, comme le prisonnier, les longs loisirs, la réclusion forcée et ait recours aux plus étranges passe-temps pour tromper son ennui, très rarement il écrit sur sa peau ; il se contente de charbonner les murs qui sont, comme dit le proverbe, le papier des fous. Et cependant encore, l'aliéné partage avec le criminel cette insensibilité et cette disvulnérabilité, conséquence peut-être de la première, qu'a relevées l'école anthropologique. De plus, comme quelques aliénés observés à Sienne, s'étaient fait, après leur entrée à l'asile,

des tatouages confus et indéchiffrables avec de la brique pulvérisée, Lombroso émet l'avis que le tatouage grossier et confus pourrait bien permettre de différencier l'œuvre du fou de celle du criminel.

Un seul fait est donc jusqu'ici mis en évidence : l'extrême rareté du tatouage dans le monde des aliénés. Carlo Pontecorvo explique que, au point de vue social, la criminalité est une dégénérescence plus profonde que la folie, puisque chez la plupart des fous, le sens moral survit au naufrage de l'intelligence. Entre les signes exprimés par le tatouage et la nature du délire, aucun rapport n'est constaté. En vain Pontecorvo s'est appliqué à cette recherche. Tout ce qu'il peut affirmer, c'est que le tatouage est prépondérant dans les formes mentales pour ainsi dire dégénératives, comme l'épilepsie, la frénésie alcoolique, la folie morale, etc. — et qu'il se distingue des tatouages des criminels ou des individus normaux, en ce qu'il siège, en général, sur les parties supérieures du corps et est constitué surtout par des sujet sreligieux ou fantastiques.

Paoli, lui, parle d'un lypémaniaque religieux qui s'était fait dessiner à l'asile, durant sa maladie mentale, un dieu dans un triangle et un ange aux ailes déployées.

Quant à Séveri, il conclut que ses recherches confirment l'opinion de Lombroso, d'après laquelle le tatouage, très rare chez les aliénés, est presque toujours antérieur à la maladie et sans rapport avec le délire.

En 1891, la science s'enrichit du cas de Christian. Il s'agit d'un persécuté systématique, peintre distingué et du meilleur monde qui, depuis le début de sa maladie, et alors qu'il était enfermé à l'asile de Montpellier, s'est cou-

vert le corps de tatouages qui sont comme la traduction fidèle de son état mental. Ce sont des rébus dont le malade seul a la clef. Voilà certes des stigmates bien différents de ceux que nous avons coutume de voir : ils ne dépendent pas du milieu social, puisque le malade est du meilleur monde ; ni de la fantaisie d'un tatoueur d'occasion. Ils sont la fidèle expression d'un état morbide, l'extériorisation d'une mentalité spéciale. Mais, encore une fois, ici comme dans le cas de Paoli, il s'agit de tatouages en rapport avec la folie, mais produits à l'asile, en pleine maladie.

Avec Marandon de Montyel, une notion nouvelle est introduite. Cet auteur, faisant des recherches à Marseille est frappé d'abord par ce fait que le tatouage est beaucoup plus fréquent chez les aliénés que ne l'avaient prétendu les aliénistes italiens. Sur 680 malades, 79 tatoués = 13 p.100. A Ville-Évrard, Daguillon, poursuivant les recherches de son maître, trouve une moyenne de 12,5 p. 100.

On peut rapprocher de ces statistiques : celle du Dr Bonnemaïson (1895) :

620 aliénés de Ville-Évrard,	63 tatoués :	10 0/0
700 aliénés de Villejuif,	64 tatoués :	11 0/0
316 aliénés de l'asile de Vaucluse,	31 tatoués :	10,2 0/0

Riva, à Ancône, avait trouvé 30 tatoués sur 184 aliénés : 16,3 0/0 et 10 tatouées sur 147 femmes : 6,8 p. 100. Bergé, 53 sur 400 : 13,5 p.100. En 1900, le Dr Martin, 86 sur 1306 : 6,6 p. 100.

Soit une moyenne générale de 10 p. 100 environ à opposer à celle déjà établie de 2,6 p. 100, moyenne toujours

bien inférieure à celle de 25 à 40 p. 100 rencontrée chez les criminels.

Bientôt Marandon de Montyel observe un délirant systématique qui s'évade un jour de l'asile et se fait tatouer, en pleine crise délirante, des dessins symboliques de son délire, à la façon du lypémaniaque religieux de Paoli. Puis il observe un lypémaniaque religieux qui, sous l'influence de ses conceptions délirantes, s'efforce de graver sur sa peau des dessins en rapport avec elles, à la façon du persécuté systématique de Christian qui, lui aussi, était son propre tatoueur. Enfin, il découvre un rapport étroit entre le délire des malades et des tatouages de beaucoup antérieurs à la folie, remontant parfois à la première jeunesse. Et ce n'est pas là simple coïncidence, car tous ne s'étaient point laissé imposer les sujets par le tatoueur, mais les avaient librement choisis. Alors l'idée lui vint que « ces mêmes dispositions psychiques, qui avaient déterminé ces choix, pouvaient bien plus tard se manifester dans le délire, puisque d'ordinaire la nature et la couleur de celui-ci sont déterminées par le caractère et les manières d'être du patient... Ainsi se trouvait établie la chaîne qui unissait l'idée ayant présidé dans la jeunesse au choix du tatouage, à celle, identique, qui se manifestait dans la folie de l'âge mûr : elles n'étaient toutes deux que l'expression d'un mode de sentir et de penser qui n'avait pas varié malgré les années écoulées. »

Et voilà comment le tatouage prend place dans l'anamnèse de l'aliéné et devient un antécédent écrit de la folie.

Ainsi un individu s'était fait tatouer une verge qui vole, ailes déployées, vers une vulve, et une tête de tau-

reau, emblème de la force vitale : il est aujourd'hui atteint de manie rémittente avec violentes impulsions génitales.

Un délirant systématique, remarquable par la violence de ses idées de vengeance et l'énergie avec laquelle il les manifeste, s'était fait tatouer ou avait tatoué lui-même cinq poignards, emblème de la vengeance.

Sur la peau d'un individu, on voit un homme et une femme dans les bras l'un de l'autre, une croix de mission, un saint-sacrement et deux tourterelles buvant au même vase. Il a toujours aimé Dieu et la femme : il est atteint aujourd'hui de lypémanie érotico-religieuse.

Un hémiplégique de soixante-deux ans, atteint du délire de la persécution avec idées érotiques et mystiques, bien que n'étant pas tatoué, n'en est pas moins un des plus fermes soutiens de la théorie : vingt ans avant l'éclosion de sa maladie mentale, il prenait plaisir à tatouer les membres de sa famille ; il a ainsi dessiné sur la peau de ses belles-sœurs, femme et filles, des tatouages érotiques et mystiques : saints-sacrements, croix, saints, un évêque sur le deltoïde d'une de ses filles, une verge ailée sur la cuisse d'une autre.

Poursuivant plus avant ses recherches, Marandon de Montyel, imitant en cela les anthropologistes qui essayent d'établir des rapports entre les tatouages et la nature du délit, a étudié les rapports qui lient les tatouages et la forme morbide. Or, un rapport entre le délire et un tatouage antérieur n'a été découvert que lorsque l'aliéné était atteint d'une de ces affections mentales qui s'alimentent aux dispositions psychiques antérieures : lypémanie, manie, délire systématisé. Dans le cas de paralysie géné-

rale, aucun rapport : c'est que la maladie de Baillarger est un mal qui désorganise rapidement la substance cérébrale et est peu influencée par la tournure d'esprit antérieure. Et la conclusion de Marandon de Montyel est que, « pour constater le rapport cherché, il faut, non seulement que le tatouage ait été librement choisi, à l'âge de discernement et soit l'emblème d'états d'âme définis, mais encore que la maladie mentale soit une folie névrosique, capable de refléter les dispositions psychiques antérieures. »

Enfin, Marandon de Montyel a été amené à constater, comme les Italiens, que le tatouage est surtout l'apanage des aliénés criminels — 54 p. 100 des aliénés qu'il a observés avaient été condamnés et Séveri évaluait à 60 p. 100 les aliénés tatoués qui avaient passé par les prisons.

De plus, dangereux seraient la plupart des aliénés tatoués. Voilà donc le tatouage devenu un signe de criminalité jusque dans la folie, justifiant chez le criminel la détention perpétuelle, justifiant chez l'aliéné une surveillance plus étroite. La distinction est si difficile entre les aliénés dangereux et les aliénés inoffensifs et si importante, puisque Christian a pu dire que neuf fois sur dix, l'aliéné qui tue est un malade dont on ne se méfiait pas, qu'on ne saurait négliger aucun élément de diagnostic. Aussi le tatouage doit-il éveiller l'attention.

Très ingénieux sont les rapprochements du D^r Marandon de Montyel. Mais ne sont-ils que cela ? Les faits observés sont encore trop peu nombreux et il faut se mettre en garde contre les généralisations rapides, car l'esprit humain est porté, par un entraînement naturel, à s'élever trop vite des faits aux lois générales. Jusqu'ici les conclusions du D^r Marandon de Montyel ne sauraient consti-

tuer qu'une hypothèse. Mais les hypothèses ont leur place dans la science qui n'est pas un simple enregistrement de faits, mais une interprétation. L'esprit humain conjecture faute de savoir, satisfaction prématurée mais nécessaire au besoin qui le porte à connaître. L'hypothèse serait-elle fausse qu'elle serait encore utile, car une hypothèse fausse suscite les recherches qui doivent l'éliminer et toute élimination d'une erreur est un pas vers le vrai.

« Que de sottises ne dirions-nous pas aujourd'hui, disait le plaisant Fontenelle, si les anciens ne nous avaient pas devancés et ne nous les avaient pas pour ainsi dire enlevées. »

TATOUAGE MÉDICAL

La superstition et l'ignorance qui tatouent l'âme du sauvage d'images plus hideuses encore que celles de sa peau, lui ont inspiré les moyens les plus bizarres pour combattre la maladie et la douleur. En Australie, la mère amputera quelques phalanges à ses enfants pour les mettre à l'abri des maladies — tout comme la bonne femme de chez nous qui coupe la queue de son chat. Ailleurs, chez les Boschimén, lorsqu'un malade entre en convalescence d'une affection grave, on lui coupe de même une phalange. Là, c'était une amputation préventive, ici c'est l'extraction d'un reliquat morbide. La même idée, fait remarquer le D^r Bordier, reprise plus tard par la médecine humorale, se traduira par l'emploi solennel d'un purgatif à la fin de chaque maladie : ce sera le trait final tiré au bas du chapitre.

Aussi, aurions-nous peut-être tort de montrer une grande sévérité ou une grande indignation vis-à-vis des thérapeutiques primitives : il est dans notre thérapeutique actuelle des procédés de traitement au moins aussi curieux que les mutilations médicales primitives en général,

que le tatouage médical en particulier. Ne serait-il pas plus sage d'imiter la prudence scientifique de Gosselin ? Un jour, on vient raconter avec indignation au célèbre chirurgien de la Charité qu'un de ses élèves, qui avait créé, avec peu de savoir, une clinique privée d'ophthalmologie, collait, dans un but de réclame, des pains à cacheter sur le front de ses malades. « Après tout, dit-il, qui sait si cela n'agit pas sur les vaso-moteurs ? »

Et de fait, beaucoup de tatouages thérapeutiques du centre de l'Afrique paraissent obéir à des principes véritablement scientifiques et ont pour équivalents les sétons, vésicatoires, scarifications, acupuncture, abcès de fixation, de nos hôpitaux. Il arrive, dit Gillebert d'Hercourt, qui a étudié l'Algérie, que, pour soulager un enfant, on pratique sur les tempes des piqûres symétriques. Lorsque l'hémorragie est jugée suffisante, on l'arrête en appliquant sur les piqûres la matière colorante du tatouage. Bertholon, qui a fait des études anthropologiques en Kroumirie, nous apprend que le *tebib* a souvent à tatouer ses malades : Au niveau de la partie douloureuse, point pleurétique, névralgie intercostale, il trace des cercles avec un point au centre ou bien des croix dont il remplit parfois l'aire d'un rectangle. Une dermite se déclare qui équivaut à celle des vésicatoires ou des cautères. Au Congo, le Dr Brussaux raconte que nombreux sont les indigènes dont la peau présente des cicatrices et des scarifications thérapeutiques, de grossières lignes saillantes et parallèles. Le dos est la région d'élection. En Assinie, on exécute, au niveau de la partie malade, des dessins constitués par une multitude de piqûres : sorte de révulsion, d'acupuncture.

En Algérie, le Dr Batut a vu un tatouage dirigé contre une taie de la cornée : trois lignes de scarifications à l'angle externe des paupières. Un autre, des incisions entrecroisées sur le poignet, était destiné à combattre une synovite tendineuse des radiaux. Un vrai dessin avait été fait dans l'enfance à un Kabyle, dans la région sous occipitale, pour combattre une scapulalgie.

En Égypte, le tatouage médical se perd dans la nuit des temps et il se pratique encore, tant sont vivaces sur les bords du Nil les traditions et les vieilles coutumes, intactes malgré les siècles, comme les momies des nécropoles. Il y a cinq mille ans que vivait à Thèbes la prêtresse d'Hathor dont la momie a été recueillie par le Dr Fouquet : Sur le ventre et au niveau des fosses iliaques sont des cicatrices, les unes blanches, les autres bleues, des lignes droites et parallèles : c'est bien là certainement un tatouage dirigé contre une affection du petit bassin. Et ces tatouages, nous pouvons les voir encore sur la peau des contemporains : des tatoueuses de profession les reproduisent tous les jours. Elles appartiennent à une race nomade et vagabonde, appelée Ghagar, qui, au moment de la crue du Nil, quitte ses tentes et, fuyant l'eau qui gagne la campagne, se réfugie dans les villes et les villages. Les Ghagariât parcourent les rues, criant leurs métiers multiples : ici, elles circonci- sent une jeune fille ; là, elles disent l'avenir ; plus loin, elles dessinent des tatouages. Telles sont les tatoueuses de profession. Mais, en dehors des Ghagariât, les femmes coptes tatouent chez elles amis et connaissances. Ce sont elles surtout qui font les tatouages médicaux, les Ghagariât se réservant les tatouages décoratifs et de fantaisie. Les

aiguilles à tatouer, liées comme les tuyaux de la flûte de Pan, doivent être en nombre impair, car, pour les Coptes, les nombres impairs sont de bon augure et beaucoup de tatouages sont composés de trois points ou de trois lignes : « Tout se perfectionne par la Trinité. »

Dans certains quartiers excentriques du Caire, on trouve presque à chaque pas, raconte le Dr Fouquet, des individus portant aux tempes des cicatrices colorées ou incolores.

Les névralgies, les migraines sont surtout justiciables de ce traitement. Mais le tatoueur n'abandonne pas cependant les affections des os et des articulations. Pour une entorse du doigt, une dame copte porte sur l'annulaire une ligne dentée. Une autre a apposé une ligne bleue sous-malléolaire à une entorse tibio-tarsienne. Ailleurs, un grillage à la base du gros orteil est dirigé contre la goutte qui a envahi l'article; une ellipse entourée de rayons est destinée à faire rétrocéder un lipome du cou. Et c'est bien d'autres affections que le tatouage peut guérir ou soulager : gastralgies et maladies de la peau, gonflements épiphysaires et consolidations vicieuses des fractures. C'est pour un vitiligo de la main qu'un Circasien de classe aisée a appelé le tatoueur et la Copte d'aujourd'hui soigne sa pelvi-péritonite à la façon de cette prêtresse d'Hathor qui vivait à Thèbes il y a cinq mille ans.

Parfois, le tatouage, sans être à proprement parler thérapeutique, est venu agrémenter l'intervention. On lit dans la *Chirurgie de Dionis*, qu'en Allemagne, au temps du grand roi, l'étuve était fort à la mode. Des serviteurs très habiles vous plaçaient des ventouses et les

mouchetures qu'ils vous faisaient avec une flammette prenaient telle forme que désirait le patient : un lac d'amour, un cœur, le chiffre de votre maîtresse.

A côté du tatouage thérapeutique, il y a un tatouage prophylactique. C'est qu'en effet, on a vu souvent dans le tatouage une marque d'inviolabilité, quelque chose somme le tabou des Polynésiens.

Il protège contre les hommes : Lorsque « le berger de l'Ida, l'étranger à la tête dorée » fuyait sur le chemin de Troie, avec « la blanche Tyndaride, Hélène aux pieds d'argent », il se vit sur le point d'être pris par les coureurs que Ménélas dépossédé avait lancés à la poursuite du couple fugitif. — Pâris n'eut d'autre ressource, raconte Hérodote, que d'aborder au promontoire de Canope, près d'un temple consacré à Hercule. Là, il se fit tatouer, car il savait que le tatouage était une consécration au dieu et le rendait inviolable.

On a peut-être lu la scène où F. Cooper montre un Delaware sur le point d'être sacrifié par ses compatriotes. Soudain, on découvre sur sa poitrine la marque indélébile de la tortue, le totem de la nation et dès lors, il est sacré et inviolable. On sait, en effet, depuis Mac Lennan et Frazer, qui a bien étudié le totémisme, quel était le rôle des têtens dans la vie de certaines nations et encore aujourd'hui nombre de clans font figurer des images d'animaux sur leurs enseignes et sur leurs armes — animaux considérés comme tutélaires, dans le sens le plus large de ce mot.

Pour se mettre sous la protection du totem, les membres de la tribu s'assimilent au totem ; ils s'habillent d'une peau ou d'une dépouille quelconque de l'animal

sacré ; ils arrangent leurs cheveux ou mutilent leur corps pour lui ressembler ou bien ils le représentent sur leur corps au moyen de cicatrices, de peintures et de tatouages.

Le tatouage ne protège pas seulement contre les hommes, mais encore contre les monstres et les ennemis de toute espèce. Les Giao-Chi, cette étrange peuplade de pêcheurs qui vivait en Orient, plus de deux mille huit cents ans avant notre ère et que les Annamites revendiquent pour leurs ancêtres directs — les Giao-Chi ne furent épargnés par les génies aquatiques que le jour où ils eurent tatoué leur corps de monstres marins.

Au Laos, au tatouage national, on ajoute sur la cuisse l'image colorée d'un tigre. Dès lors, le fauve est inoffensif.

Il protège enfin contre les maladies, ces autres ennemis invisibles. Il joue, dans ce cas, le rôle d'amulette ou mieux de vaccination mystique. Ainsi, en Kabylie, il vous rendrait réfractaire à certaines affections. Au Cachemyr et au Baltistan, on préserve les enfants des maladies épidémiques en pratiquant une brûlure au moyen d'un tuyau de bambou qu'on applique sur la région choisie et qu'on fait brûler ensuite à la façon d'un moxa.

Observons chez nous : il n'y a pas loin de l'ignorant de nos climats au primitif de là-bas.

PATHOLOGIE DU TATOUAGE

Berchon est le père de cette question.

Jamais le tatouage n'a connu d'ennemi plus implacable. Le médecin de la marine s'est doublé d'un juge pour anéantir cette coutume à ses yeux néfaste. Il a menacé tatoueur et tatoué. Contre le tatoué, il a dressé des règlements et provoqué une circulaire du ministre de la marine. Contre le tatoueur, il a agité les articles 309 et 311 du Code pénal.

Pourquoi ce cri d'alarme ?

— D'abord le tatouage est douloureux et beaucoup pensent avec Malebranche que la douleur est toujours un mal, si le plaisir est toujours un bien. Sans doute, le célèbre philosophe ajoute qu'il n'est pas toujours avantageux de jouir du plaisir, tandis qu'il l'est quelquefois de souffrir la douleur. En fait de tatouage, ce n'est pas le cas et, après que l'instrument du tatoueur s'est douloureusement promené sur la page vivante, mille accidents guettent le tatoué.

C'est pour le moins une inflammation plus ou moins localisée et circonscrite. Puis, la plaie peut être longue à

guérir et prendre des caractères ulcéreux. La fièvre peut s'allumer et son triste cortège d'angioleucites, adénites, érysipèles et gangrènes peut rendre une amputation nécessaire, si la mort n'est déjà survenue. Le *Lyon médical* a signalé un cas d'auto-inoculation de tuberculose cutanée chez un individu qui delayait la matière colorante dans sa salive infectée. Comme autrefois la vaccine, le tatouage compte assez souvent la syphilis parmi ses méfaits. Le médecin-major Bergasse vient d'ajouter sept observations nouvelles prises à Biskra, à celles déjà réunies par Converset dans sa thèse de 1888. L'inoculation peut se faire par le sang : l'aiguille qui vient de s'infecter chez un syphilitique apporte chez un homme sain le germe morbide. Mais, le plus souvent, c'est la salive d'un tatoueur malade qui, après avoir servi au delayage de la matière colorante, apporte avec elle le principe infectieux. Ce n'est pas que la salive des syphilitiques soit toujours infectieuse. Elle ne l'est que lorsque la cavité buccale contient des plaques muqueuses dont la sécrétion est directement inoculée.

Rien qui nous étonne dans ces accidents : nous connaissons aujourd'hui l'infection et ses modes divers et nous savons la simple épine des haies capable de provoquer, par sa piqure imperceptible, toute cette longue gamme d'accidents qui va de l'angioleucite la plus bénigne au tétanos fatal. Cependant ne grossissons pas le danger : durant son séjour à Bône, pendant quatre années des centaines de détenus fraîchement tatoués sont passés devant les yeux du médecin-major Batut ; jamais aucune complication n'a attiré son attention.

Le Dr Perrier n'a eu à soigner à Nîmes, pendant dix ans,

qu'un seul détenu pour accident sérieux consécutif à un tatouage : c'était un phlegmon du bras.

Les malédictions de Berchon paraissent donc exagérées — autant d'ailleurs que les mesures de répression qu'il oppose à la diffusion du tatouage. Les mesures de répression ne sauraient être de mise. On sait d'ailleurs ce que peuvent les lois contre les usages et les passions et il n'est pas besoin de nous offrir encore une fois le triste spectacle d'un système de pénalité en faillite. Les lois somptuaires ont été en vain construites. Les foudres partis de la Faculté contre l'alcoolisme n'ont pas découragé les piliers de cabaret et l'absinthe est toujours considérée en haut lieu et bas lieu comme « la poésie de la vie digestive ». Et il ne serait peut-être pas très perspicace, a-t-on dit, le mari qui compterait uniquement sur les articles du Code contre l'adultère, pour conserver la fidélité de sa femme. Il est un conseil bien vieux mais excellent et bien supérieur au glaive de la loi. Il est de Pythagore : « Éclairez les hommes, pour ne pas avoir à les punir. »

Et encore le succès n'est-il pas certain. L'homme est une telle « chimère » un « monstre si incompréhensible », pour employer les fortes expressions de Pascal, que bien souvent, connaissant la bonne voie, il prend la mauvaise. *Meliora video proboque deteriora sequor.*

DE L'INDÉLIBILITÉ DU TATOUAGE

Un tatouage peut s'effacer spontanément : cela est prouvé depuis longtemps — depuis cette fameuse affaire Schall-Ebermann, affaire mémorable, car c'est alors que le tatouage fit son entrée dans la médecine légale. Hutin après Casper, Tardieu et Berchon ont accepté la chose et tous, mais surtout Follin ont étudié le mécanisme de cet effacement. Cependant le médecin légiste doit être prudent dans ses déclarations devant la justice. S'il est hors de doute que des tatouages aient pu pâlir, s'effacer et disparaître, il doit être pénétré de son ignorance sur tout ce qui concerne la durée absolue des images ou la durée relative des dessins tracés à l'aide de telle ou telle substance et selon tel ou tel mode opératoire. Le conseil est de Berchon et il s'y connaissait.

Un tatouage peut-il être effacé artificiellement ? — Ce fut la question posée à Tardieu par la Cour d'assises de la Seine, deux ans après le cas de Casper : c'était l'âge d'or du tatouage en médecine légale. Tardieu conclut qu'un tatouage peut être effacé, mais que, même par les procédés les plus perfectionnés et le plus habilement mis

en œuvre, il reste des traces significatives pour un œil exercé.

Après quarante années de recherches, il n'y a peut-être pas grand'chose à changer aux conclusions de Tardieu. Sans doute bien des procédés ont vu le jour qui se prétendent efficaces : une raison pour montrer quelque défiance.

L'abondance des moyens nous porte un peu au scepticisme, de même que la multiplicité des remèdes présentés comme souverains contre telle maladie, nous fait volontiers considérer cette maladie comme incurable.

Et d'abord que voulons-nous ? Ce n'est pas évidemment substituer à l'image colorée une cicatrice qui dessine cette image ou constitue une difformité. Sans cela il n'y a plus qu'à prendre en main bistouri, curette, thermo ou galvano-cautère. Il n'y a qu'à imiter le matelot de Berchon : armé d'une cuiller de fer rougie au feu, il la pressa sur son tatouage et immédiatement après versa une solution de sulfate de cuivre : le tatouage disparut, mais il resta, à la suite d'accidents très graves, une cicatrice dure, noueuse, indélébile. Et même encore ne réussirons-nous pas toujours : Ce souteneur, dont parle Bois de Loury, était couvert des noms de ses maîtresses. Souvent l'une d'elles, lisant le nom d'une rivale, lui en demandait l'effacement. Il prenait alors une pincette rougie et barrait ce nom d'un trait de feu. Et on lisait encore sous la cicatrice.

Non, l'avenir est aux procédés de douceur, Variot l'a compris. Ainsi, un enfant avec un levier est plus fort qu'Hercule avec sa massue.

L'histologie devait être le point de départ d'études sé-

rieuses sur le détatouage : il faut avant tout connaître le mal pour le guérir : *nulla est ignoti curatio morbi*. Variot, en étudiant comparativement la topographie des grains colorés intra-dermiques, dans des tatouages expérimentaux récents et dans des tatouages humains anciens, a démontré qu'il existe, en dehors du mouvement de translation totale signalé par Follin, qui fait passer une partie des particules colorantes dans les lymphatiques, un mouvement de migration circonscrit, beaucoup plus important, celui-là, qui amène le plus grand nombre de ces particules, des espaces inter-fasciculaires où elles étaient primitivement éparées, autour des vaisseaux sanguins dermiques où elles s'accolent systématiquement. Dès lors, accolées aux vaisseaux intra-dermiques, les particules colorantes sont stables ; elles les suivent quand on les isole. Le tatouage ordinaire à l'encre de Chine est une véritable anthracose dermique.

C'est dans le derme qu'est le tatouage.

Comment l'atteindre ? — Par le tatouage.

Le tatouage devient son ennemi. Le détatouage est une thérapeutique homœopathique. Des piqûres portent le caustique vers les particules colorantes : nitrate d'argent avec Variot, bioxalate de potasse ou acide phénique avec le D^r Bailliot, chlorure de zinc avec le D^r Brault, nitrate d'argent précédé d'un vésicatoire avec le D^r Brunet. Alors le tatouage peut disparaître, mais une cicatrice reste, un témoin permanent.

Le D^r Batut a expérimenté bien des fois le procédé de Variot ; nous aussi, à l'hôpital Desgenettes : le dessin était mis à mal, mais la fatale cicatrice restait. Sans doute, une cicatrice à contours vagues et indécis n'attire

pas le regard comme un dessin coloré et peut passer pour un accident banal : c'est là un progrès. Mais, l'œil exercé et quelquefois prévenu du médecin légiste ne s'y trompe pas et sa clairvoyance s'oppose en tout cas à ce qu'on proclame résolu le problème du détatouage.

Ne soyons pas, d'ailleurs, trop honteux de notre impuissance. La nature elle-même semble ne pouvoir davantage : un soldat impaludé, dont parle Lucas-Championnière, était atteint, à chaque accès mensuel, d'un érysipèle périodique, débutant par les tatouages dont il était porteur. Une fois l'érysipèle a été phlegmoneux : les tatouages ne perdirent rien de leur netteté.

Un psoriasis généralisé, signalé par le Dr Batut, une ichthyose qui avait élu domicile sur un tatouage, signalée par le Dr Robert, du Val-de-Grâce, n'ont rien enlevé.

Le problème reste donc sans solution. Car ce n'est pas une solution que la greffe par approche, mise en œuvre par le Dr Guelliot, de Reims : il s'agissait d'un tatouage apparent sur le dos de la main. Après avoir usé de tous les moyens indiqués par les auteurs, du vésicatoire à l'électrolyse, conseillée par Heller, le Dr Guelliot enlève un parallélogramme de peau comprenant le tatouage. Un lambeau de même forme est taillé en arrière du grand trochanter et suturé par trois de ses bords à la plaie de la main. Le onzième jour le pédicule est sectionné et la cicatrisation se fait.

D'autre part, le cas du Dr Gailleton concernant la disparition d'un tatouage par une lésion syphilitique de la peau qui fondit le derme, ne saurait certes nous être d'aucune utilité. Provoquer une syphilis ulcéreuse pour détatouer, ce serait ressembler assez à l'ours de la fable

qui, pour tuer le « parasite ailé que nous avons mouche appelé », s'arma d'un pavé et brisa la tête de l'amateur des jardins endormi.

La recherche du détatouage mérite des encouragements, La justice ne saurait craindre que la recherche des criminels soit entravée. Le tatouage a perdu de son importance dans l'identification. L'anthropométrie et M. Bertillon valent bien davantage. Mais on rendra un grand service à bien des marins, à bien des ouvriers à jamais stigmatisés par le tatoueur et qui, mûris par la raison, regrettent l'heure d'oubli, à tous ces « sauvages de notre civilisation » devant lesquels les portes se ferment, les portes de ceux, oh ! si nombreux ! qui, ignorant beaucoup, pardonnent peu.

CONCLUSIONS

Au point de vue de l'identité, le tatouage est une véritable « cicatrice parlante ».

Le tatouage se rencontre rarement chez la femme ; il est l'apanage à peu près exclusif de la prostituée.

Le tatouage est fréquent chez les criminels, surtout chez les récidivistes. Mais il résulte bien plus de causes extrinsèques que de causes intrinsèques et il ne doit pas désigner fatalement une catégorie spéciale d'individus qui se distingueraient psychiquement et corporellement des autres mortels. On n'a pas le droit de juger de la valeur morale d'un homme uniquement d'après l'état de sa peau. Le tatouage est un signe de présomption, non de certitude.

Le tatouage est beaucoup plus rare chez les fous que chez les criminels. On a découvert des rapports étroits entre le délire et les tatouages contemporains de la folie ou de beaucoup antérieurs à l'éclosion de la maladie mentale. — On a fait du tatouage un signe de criminalité dans la folie, justifiant chez l'aliéné une surveillance plus étroite : Pures hypothèses !

S'il est hors de doute que des tatouages aient pu pâlir, s'effacer et disparaître spontanément, le médecin légiste doit être pénétré de son ignorance sur tout ce qui concerne la durée relative des dessins tracés à l'aide de telle ou telle substance et selon tel ou tel mode opératoire.

La question du détatouage n'est pas résolue. — Tous les procédés sont le plus souvent incertains et infidèles. — Pour parler comme les cliniciens, l'intervention est palliative, mais non curative.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LACASSAGNE

Vu :

LE DOYEN,
LORTET

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
Président du Conseil de l'Université,
G. COMPAYRÉ

BIBLIOGRAPHIE

- BACA. — 1897. Les tatouages au Mexique. Mexico. — XV-133 *Arch. anth. cr.*
- BAER. — 1895. Tatouage des criminels, *Arch. anth. cr.* X, p. 153.
- BAILLIOT. — 1894. Du détatouage. Thèse de Paris.
- BATUT. — 1892-93. Du tatouage exotique et du tatouage en Europe. *Arch. anth. cr.* VII, VIII.
- BAZIN. — 1890. Du tatouage dans la Régence de Tunis. *L'Anthropologie*, p. 566.
- BERGÉ. — 1893. Note sul tatuaggio nel manicomio giudiziario dell' Ambrogiana. (*Cron. d. z. manicomio d'Ambrogiana*. Firenze, I, 1724).
- BERGH. — 1891. Tatouage chez les prostituées danoises. *Arch. di Psichiatria*, Torino, XXII, 361. *Arch. anthr. cr.*, VI, 665.
- BERTÉ. — 1892. Il tatuaggio di Sicilia in rapporto alla resistenza psichica. *Arch. per l'anthr. cr.* Firenze, XXII, 205-229.
- BONNEMAISON. — 1895. Tatouage chez les aliénés. Thèse de Paris.
- BORDIER. — 1893. Les mutilations ethniques.
- BRADLEY. — 1893. Tatooing in the army. *New-York medical Journal*. 30 mai 1893.
- BRUNET. — 1898. Essai de détatouage par un procédé nouveau. *Arch. méd. nav*, octobre 1898.
- BRUSSACX. — 1891. Mutilations ethniques au Congo, *L'Anthropologie*, p. 150.
- CHRISTIAN. — 1891. Tatouage chez un aliéné. *Annales d'hyg. publ. et de méd. légale*. Paris.
- COMTE. — 1892. Le père Rémy, tatoueur. *Écho de Paris*, 26 décembre 1892.

- CONVERSET. — 1888. Syphilis et tatouage. Thèse de Lyon.
- DAGUILLON. — 1895. Le tatouage chez les aliénés. *Arch. anthr. cr.*, X, 175.
- DELINES. — 1895. Le tatouage dans le grand monde. *Arch. anthr. cr.*, X, 760.
- DENIKER. — 1900. Les races et les peuples de la terre. Schleicher, Paris.
- FISCHER. — 1891. La parure de l'Inde et la façon de la porter. *L'Anthr.*
- FOURNIER. — 1897. Chancre de l'avant-bras par tatouage. *Semaine médicale*, p. 430.
- FOUQUET. — 1898. Le tatouage médical en Égypte. *Arch. anthr. cr.*, XIII, 270.
- FRAZER. — 1898. Le totémisme, trad. fr., Schleicher, Paris.
- FREY (le colonel). — 1890. Côte occidentale d'Afrique.
- GOUZER. — 1894. Tatoueurs et tatoués maritimes, *Arch. anthr. cr.*, IX, 33.
- GUIOL. — 1896. Du tat. Tatouage dans la marine. Thèse de Bordeaux.
- JOEST. — 1887. Tætowiren narbenzeichnen und Körperbemalen. Berlin.
- JOLY. — 1888. Le crime.
- LASNET. — 1900. Quelques pratiques médicales chez les races du Sénégal, *Bulletin médical* du 3 octobre 1900.
- LAURENT. — 1893. La prostituée arabe, *Arch. anthr. cr.*, VIII, 315.
— 1890. Les habitués des prisons de Paris, p. 529.
- LEBLOND et LUCAS. — 1899. Tat. chez les prostituées, Paris.
- LEPPMANN. — 1894. in *Viertelj. für gerichtl. Medicin*, 3^e série, VIII^e volume, 2^e cahier, octobre, Berlin.
- LOMBROSO. — 1887. L'homme criminel, 257-289.
— 1890. L'Antr. cr. et ses récents progrès.
— 1891. Les palimpsestes des prisons.
— 1893. Il tatuaggi nei criminali e nei pazzi secondo nuovi studi. *Arch. di psych.*, Torino, XIV, 578-581.
- MABILLE. — 1898. Tat. et dét. C. Robbe. Lille.
- MADIA. — 1897. Le tat. dans la marine italienne, *Ann. méd. lég.*
- MARANDON DE MONTYEL. — 1893. Tat. des aliénés, *Arch. anthr. cr.*, VIII, p. 373.
- MARTIN. — 1900. Tatouage et détatouage, leurs rapports avec l'aliénation mentale. Thèse de Paris.

- MASSELON. — 1899. Du tatouage des moignons oculaires, *Ann. d'ocul.* décembre.
- MINOVICI. — 1899. Les tatouages en Roumanie, *Arch. des sciences méd.*, janvier-mars.
- NICOLAS. — 1896. Des cicatrices du tatouage chez les nègres, *Arch. méd. nar.*
- OHMANN-DUMESNIL. — 1893. *New-York medical Journal*, 20 mai.
- OTTOLENGHI. — 1895. Un nouveau tatouage ethnique, *Arch. di Psich.*, XVI.
- PEIXOTO-ROCHA. — 1892. Les tatouages en Portugal, *Revue des sc. nat. et soc.* n° 7 et 8, t. II.
- PERRIER. — 1897. Du tatouage chez les criminels, *Arch. anthr. cr.*, XII, 485.
- PIGORINI-BERI. — 1891. Le tatouage à Notre-Dame-de-Lorette, *Arch. anthr. cr.*, p. 1.
- PONTECORVO-CARLO. — 1891. Du tatouage et de son importance médico-légale. Rome.
- REINACH. — 1900. Le totémisme animal, *Revue scient.*, 13 octobre.
- ROLLET. — 1890. Tatouage d'origine professionnelle, *Gaz. hebdom. de méd. et de chir.*, novembre, I.
- ROSSI. — 1894. Le tatouage chez les dégénérés, *Arch. d'ant. criminale*, Firenze.
- 1895. *Revue scientifique*.
- SALILLAS. — 1890. *Revista de-antr. cr.*
- SANTAGELO. — 1891. Tatuaggio e delinquenza. Pisani, Palermo, XII, 149-170.
- SKILLERN. — 1898. La papaine pour détatouer, *Semaine médicale*.
- SNELL. — 1898. Tætowirte corrigendinnen in Hannover.
- TARDE. — 1890. La philosophie pénale.
- La criminalité comparée, p. 43.
- TOURNIER. — 1889. *Lyon médical*.
- VARIOT. — 1888. Les tatouages européens. *Revue scient.*, p. 593.
- 1889. Le détatouage, *Revue scient.*
- 1889. Les tatouages et les peintures de la peau, *Revue scient.*
- 1891. Recherches sur les tatouages des piqueurs et des rhabilleurs de meules, *Gaz. méd. de Paris*, n° 50.
- VERCONTRE. — 1893. *Revue scient.*
- VINCENT. — 1895. Tatouage des femmes canaques, *Gaz. heb. sc. méd.*, Bordeaux.

L'Illustration, août-septembre 1898.

La Lecture pour tous, Hachette, octobre 1898.

Dictionnaire des sciences anthropologiques. — Articles :

Parure (paléoethnologie), PHIL. SALMAN.

Parure (sociologie), CH. LETOURNEAU.

Tatouage (paléoethnologie), PHIL. SALMAN.

Tatouage (ethnographie), DELISLE.

Revue générale des sciences, mars 1900. — LOUIS OLIVIER, Le tatouage en Bosnie-Herzégovine.

